



Essais québécois Page D 7
Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 5



Keith Haring Page D 12
Formes Page D 14

Le patrimoine des mots

40 000 termes en
4300 pages pour
raconter
l'histoire de la
langue française

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

Les dictionnaires sont faits pour être consultés; à moins d'être vraiment accro à la lettre, il ne nous viendrait pas à l'idée d'en faire des livres de chevet. Dans le cas de certains dictionnaires historiques toutefois, la consultation se transforme rapidement en un fabuleux voyage dans le patrimoine de ces mots qui nous servent à tout instant de souffle communicationnel.

Le Dictionnaire historique de la langue française des Éditions Le Robert en est un exemple patent. La deuxième édition «enrichie», qui vient de paraître, présente l'origine et l'histoire des mots auxquelles ne peuvent s'attarder les dictionnaires étymologiques qui s'arrêtent au grec et au latin. Au bas mot, ce sont 40 000 termes qui s'exposent ainsi aux aventures et mésaventures du temps, et qui remontent aussi loin que... l'an 842.

Prenons le mot travail. Il serait issu d'un latin populaire *tripaliare*, littéralement «tourmenter, torturer». «En ancien français, lit-on dans ce nouveau Robert, et toujours dans l'usage classique, travailler signifie faire souffrir physiquement ou moralement...» Beau programme pour les relations patronales-syndicales!

Un autre exemple? Allons du côté d'un terme à la mode ces temps-ci: le mot politique. On y apprend qu'il est «emprunté par l'intermédiaire d'une forme de latin tardif politique au grec politique, «science des affaires de l'État» [...]. Rien là de bien surprenant... jusqu'au moment où l'on nous renvoie, un peu plus loin, au mot police: «Le nom [politique] s'est imposé en français aux dépens de l'emploi spécialisé de police, représentant du latin politia (police)». Retournons quelques pages en arrière et à police, on peut lire: «Emprunté au latin politia qui, à époque tardive, et accentué sur le radical, désigne l'organisation politique, le gouvernement.» Politique, police: même combat? Il y en a un qui va être content!

Pierre Varrod, directeur général des Dictionnaires Le Robert, était à Montréal cette semaine pour la promotion du nouveau document: «Cette deuxième édition, dit-il, moins luxueuse et donc plus accessible, s'adresse aux professionnels de l'écrit, bien sûr, mais aussi au grand public, aux gens qui s'intéressent à la langue. D'ailleurs, les Québécois ont une sensibilité particulière pour la langue.» Et comment. Dans le cas du *Petit Robert*, par exemple, l'éditeur vend un exemplaire au Québec pendant qu'il en écoule seulement deux en France pour une population dix fois plus importante.

Les articles de ce Dictionnaire historique publié en trois volumes ne se limitent pas aux seuls mots isolés. Les insertions encadrées sur les langues, notamment, se lisent comme de véritables récits.

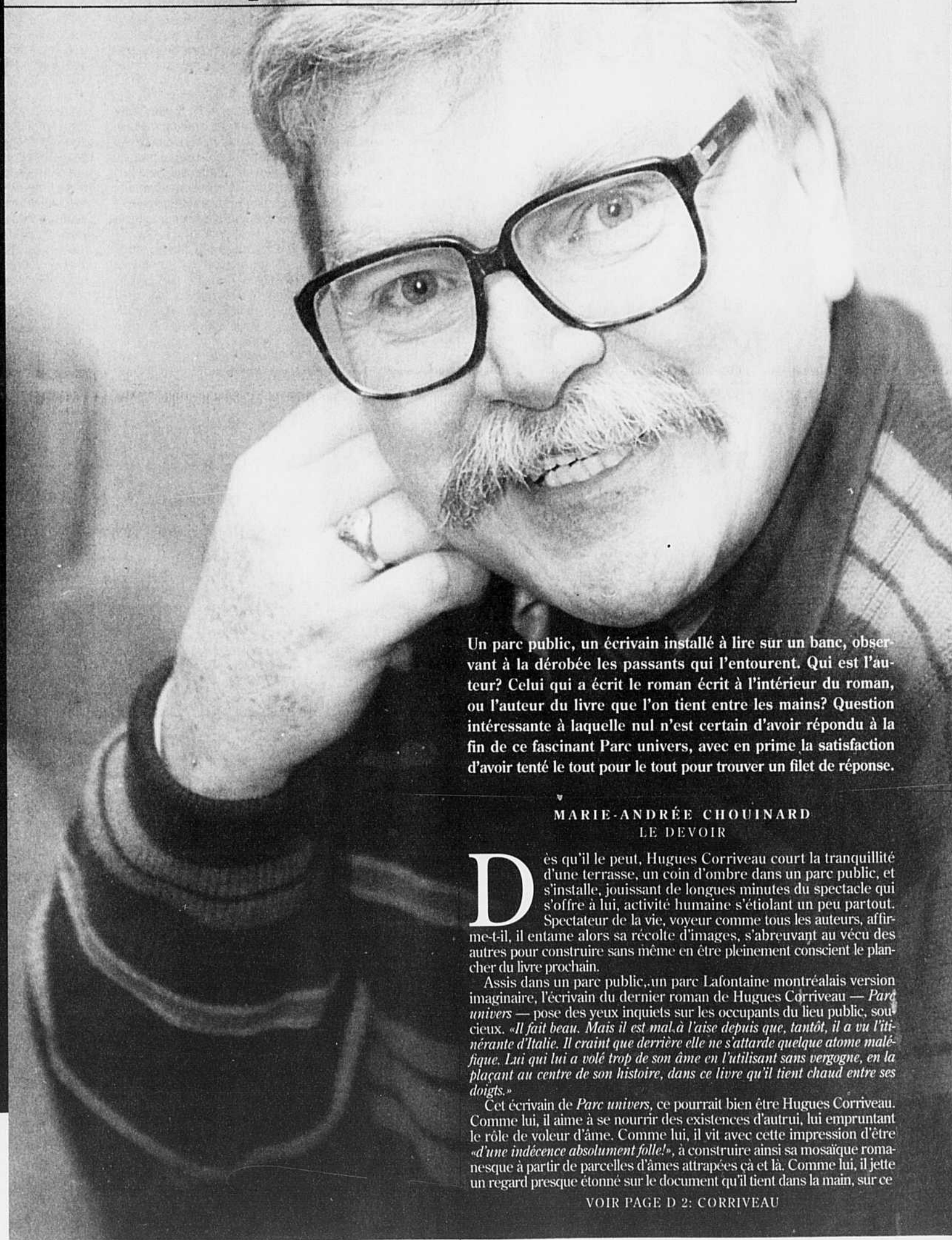
Le nouveau-né chez les Robert a pris forme sous la direction d'Alain Rey, qui écrit, sur l'héritage du premier colonialisme, dans la partie intitulée «La langue française dans le monde — La francophonie»: «Vint le

VOIR PAGE D 2: PATRIMOINE

LIVRES

Lecteur public

«Je suis le premier lecteur de mes livres»



Un parc public, un écrivain installé à lire sur un banc, observant à la dérobée les passants qui l'entourent. Qui est l'auteur? Celui qui a écrit le roman écrit à l'intérieur du roman, ou l'auteur du livre que l'on tient entre les mains? Question intéressante à laquelle nul n'est certain d'avoir répondu à la fin de ce fascinant Parc univers, avec en prime la satisfaction d'avoir tenté le tout pour le tout pour trouver un filet de réponse.

MARIE-ANDRÉE CHOUNARD
LE DEVOIR

Dès qu'il le peut, Hugues Corriveau court la tranquillité d'une terrasse, un coin d'ombre dans un parc public, et s'installe, jouissant de longues minutes du spectacle qui s'offre à lui, activité humaine s'étalant un peu partout. Spectateur de la vie, voyeur comme tous les auteurs, affirme-t-il, il entame alors sa récolte d'images, s'abreuvant au vécus des autres pour construire sans même en être pleinement conscient le plancher du livre prochain.

Assis dans un parc public, un parc Lafontaine montréalais version imaginaire, l'écrivain du dernier roman de Hugues Corriveau — *Parc univers* — pose des yeux inquiets sur les occupants du lieu public, soucieux. «Il fait beau. Mais il est mal à l'aise depuis que, tantôt, il a vu l'itinérante d'Italie. Il craint que derrière elle ne s'attarde quelque atome maléfique. Lui qui lui a volé trop de son âme en l'utilisant sans vergogne, en la plaçant au centre de son histoire, dans ce livre qu'il tient chaud entre ses doigts.»

Cet écrivain de *Parc univers*, ce pourrait bien être Hugues Corriveau. Comme lui, il aime à se nourrir des existences d'autrui, lui empruntant le rôle de voleur d'âme. Comme lui, il vit avec cette impression d'être «d'une indécence absolument folle!», à construire ainsi sa mosaïque romanesque à partir de parcelles d'âmes attrapées ça et là. Comme lui, il jette un regard presque étonné sur le document qu'il tient dans la main, sur ce

VOIR PAGE D 2: CORRIVEAU

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LES BONS LIVRES EN FORMAT DE POCHE



En vente chez votre libraire
Catalogue complet : www.livres-bq.com

Michel Tremblay
C'tà ton tour,
Laura Cadieux



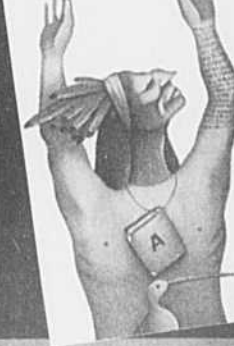
Stanley Péan
La plage
des songes



Jacques Ferron
Escarmouches



François Barcelo
La tribu



LIVRES

PATRIMOINE

La situation du français
dans le monde

SUITE DE LA PAGE D 1

XVI^e siècle. Peu après les aventures coloniales immenses de l'espagnol, du portugais, puis du néerlandais, le français s'est à son tour lancé à la conquête du monde pour des raisons économiques et idéologiques. Une volonté politique plus faible et donc des moyens plus réduits l'ont souvent soumise, à partir du XVII^e siècle, à l'expansion concurrente de l'anglais. La présence mondiale du fran-

çais, à l'exception des traces importantes du colonialisme du XIX^e siècle, est aujourd'hui celle de la résistance à l'anglophonie. Trois régions du monde en témoignent différemment, en cette fin du XX^e s.: l'est du Canada; une partie de la zone caraïbe; l'océan Indien.

Qui a dit que l'histoire
se répète?

Encore ceci, à propos de la situation du français dans le monde: «Ainsi, hors d'Europe et du Canada, le français ne conserve une importance institutionnelle et culturelle majeure qu'en Afrique et dans des «îles» [...]. Le reste (Inde, Asie du Sud-Est, Moyen-Orient) ne relève plus que d'une certaine influence culturelle. Celle-ci est importante dans le monde, mais [...] partout en butte à la concurrence inévitable et en général triomphante de l'anglais.»

Dans sa préface, Alain Rey explique l'objet du Robert historique comme «le vocabulaire du français moderne. On n'y a envisagé les mots disparus que lorsqu'ils éclairaient la suite vivante de l'évolution. L'ancien français est en partie pour nous une langue étrangère: on l'évoque ici en tant que passage obligé vers notre usage d'aujourd'hui, en tant que garant de continuité, en tant que médiateur.»

Les trois volumes aux nombreux pictogrammes et graphiques, faciles de consultation et dont la reliure souple contraste avec le coffret rigide qui les réunit, renferment au total 4300 pages de ces incursions dans la biographie des mots qui ont façonné la nature des échanges au fil des époques.

LE ROBERT

Dictionnaire historique de la
langue française

Sous la direction de Alain Rey
Dictionnaires Le Robert, Paris, 1998
3 volumes, 4304 pages

SUITE DE LA PAGE D 1

livre qu'il vient de publier — le 19^e —, «un livre très curieux, avec un univers plutôt particulier.»

Particulier, que oui! Avec une structure peu commune, et plusieurs niveaux de compréhension juxtaposés les uns aux autres, l'écrivain a choisi de construire un livre à l'intérieur d'un livre. Installé presque à demeure au parc Lafontaine, un écrivain s'apprête à ouvrir un roman, *Le Désordre*, qu'on imagine être sa toute dernière mouture. Encore chaud, le livre est lu pour la toute première fois par son géniteur, qui s'étonne de ce qu'il y trouve.

Pendant la lecture, se déroulent sous nos yeux et sous les yeux de l'écrivain lui-même, premier témoin des agitations du parc public, les actes quotidiens de la vie publique. Entourés que nous sommes de quelques âmes errantes, toutes particulières, se dénoue alors un scénario véritable, tenant à la fois du drame psychologique et du roman policier. Au plus grand bonheur du lecteur, s'entremêleront au récit de *Parc univers* quelques pages du *Désordre*, roman à l'intérieur du roman.

Âmes errantes

Au-delà de cette construction insuite, qui contribue au vent de fraîcheur qu'apporte ce livre, Hugues Corriveau raconte la vie du parc à partir de ce lieu uniquement, et autour de quelques bizarroïdes créatures, toutes venues chercher en ce lieu à remplir un cruel vide.

«L'idée de départ qui a mené à *Parc univers*, c'était uniquement un parc public», explique Hugues Corriveau, que l'on connaît aussi pour la publication non seulement d'autres romans, mais de poésie, d'essais et de nouvelles. Et chaque personnage devait aussi avoir des souvenirs de parc, des souvenirs enfouis qui seraient réveillés au contact du parc.»

Ces personnages sont Florence, une infirme clouée à son fauteuil roulant et que l'on devine hideuse, repoussante, impressionnante aussi. Attachée à elle, un peu comme son alter ego, l'infirme Marguerite qui fut un jour engagée pour la promener, et qui depuis reste accrochée à son infirme, la secondant dans une «entreprise de

CORRIVEAU

il est en lice cette année pour le prix du Gouverneur général,
catégorie poésie

détestation» propre à l'âme écorchée qu'elle est devenue au fil des rejets. «Florence, oiseau crochu de la mère en allée, mauvaise conserve, vinaigrée, glaireuse. Elle trouve le plaisir suspect, n'aime personne, donne au mot «tristesse» un sens qu'il n'a pas: ce mot fut pour elle un baume, un lieu de refuge. Elle ne rit pas, ou si peu. Délibérément désagréable. Fait en sorte qu'on ne la fréquente pas. Trouve en la solitude un accomplissement.»

Et puis il y a Hermès, sorte de fou portant en ce parc le rôle d'oiseau de malheur, distribuant ses litanies à gauche et à droite, mauvais esprit messager des menaces, sans plus. «Que tout ce délabrement fasse mourir de peur les sangues dans les étangs, crie-t-il. [...] Que la malédiction vous avale tous, vidangeurs... fossoyeurs... J'ai traversé le Rhin et j'ai vu des grenouilles...»

Il y a aussi Armand-le-maigre, attiré vers Marguerite, et puis Poincaré le boucher à l'habit noir, sombre personnage aux idées tordues, celui vers lequel Florence est inexorablement attirée car elle a vu en lui celui qui peut agir sur sa propre haine, celui qui peut devenir l'auteur des pensées meurtrières qui l'habitent, mais que son infirmité empêche de faire traverser de la vile intention au crime.

Et Céleste l'itinérante d'Italie, Céleste qui depuis le jour où elle a perdu ses propres enfants sur le petit pont du parc Monceau, erre, pauvre âme perdue colmatant les brèches de son cœur en s'adressant au souvenir de ses ouailles à travers le bric-à-brac qu'elle traîne avec elle.

Innocence assassinée

Le mélange de ces individus, tous témoins les uns des autres, mènera sous la plume de M. Corriveau à la fabrication d'une histoire culminant par un meurtre — peut-être même deux —, la véritable mort se trouvant ici plutôt représentée dans l'aneantissement de l'innocence, sous plusieurs formes.

«Cette infirme que je décris a vraiment existé, et elle a erré dans les couloirs de l'école où j'enseignais pendant un an», explique M. Corriveau. Elle était vraiment difforme, effrayante, et les gens avaient peur d'elle. J'étais fascinée par le personnage, je me suis toujours demandé comment on pouvait vivre à

l'intérieur d'un corps comme celui-là, le regard qu'on pouvait porter sur les autres. Et c'est sans doute comme cela qu'est née l'entreprise de détestation que mènent Florence et Marguerite; cette idée de deux femmes qui se liguent l'une à l'autre pour organiser le mal m'a beaucoup séduit.»

Depuis qu'il a commencé à publier — en 1979 — Hugues Corriveau est toujours passé d'un genre à l'autre, voguant allègrement d'un code littéraire poétique à la structure plus conventionnelle de l'essai, sans jamais y perdre son latin — en l'espace de douze mois, il propulse cette année un recueil de poésie, un autre de nouvelles et puis ce roman! Comme un baume pour récompenser la somme de travail abattu, il est en lice cette année pour le prix du Gouverneur général, catégorie poésie, une troisième nomination pour ce genre. Tant mieux pour le livre s'il gagne! affirme le lauréat potentiel.

Une fois publié en effet, le volume ne lui appartient plus, devient un objet de fascination l'espace de quelques jours, puis se dissocie ensuite de son auteur, qui accepte les honneurs qu'on lui décerne sans nécessairement se les attribuer. Avec ce petit dernier, toutefois, l'inquiétude d'être incompris en raison de la structure particulière qui mène l'histoire a pris le dessus jusqu'à maintenant sur la fierté créatrice. «La question de deux romans, construits l'un dans l'autre, m'a beaucoup inquiété. D'ailleurs, c'est le tout premier roman que je dois relire une fois publié pour être certain que l'histoire se tient, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant. Comme l'écrivain qui pose un regard sur le livre qu'il vient de publier, Le Désordre, j'ai moi-même eu à relire *Parc univers*, comme pour le sortir de l'imaginaire où je l'avais tant travaillé. C'est curieux, et

Hugues Corriveau

Parc univers

roman

XYZ
éditeur
Romanichels

c'est même un phénomène assez rare de devoir faire comme un de ses personnages, une fois le livre publié!»

Surpris par les méandres dans lesquels *Parc univers* entraîne, le lecteur trouvera plaisir à habiter les pensées des créatures étranges imaginées par Corriveau, en même temps qu'il prendra vite un rythme effréné de lecture pour courir à l'aboutissement des deux livres.

«Je suis moi-même le premier lecteur de mes livres, j'en suis totalement convaincu. De la même façon que je suis le premier à m'étonner du chemin que prend mon livre. Et s'il n'y avait pas cette surprise, ce bonheur de se laisser étonner par le livre, je pense que je n'écrirais pas.»

PARC UNIVERS

Hugues Corriveau
XYZ éditeur, Montréal, 1998
180 pages

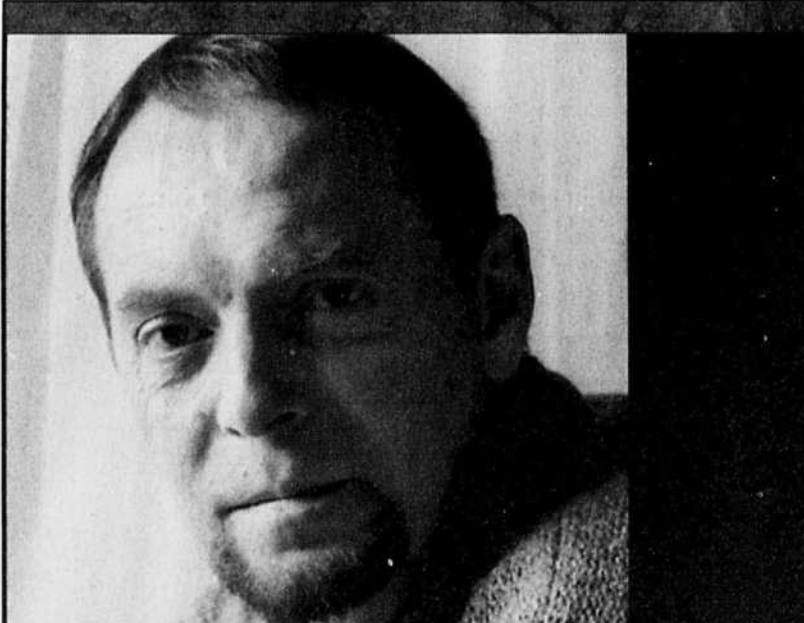
le Parchemin

QUARTIER LATIN

«Il s'avança vers moi :
Tenez, acceptez ceci,
et gardez le secret de ma fugue.»

Ying Chen, *Immobile*
Éditions Borel

À l'intérieur du Métro Berri-UQAM
Téléphone : (514) 845-5243

MICHEL
DÉSAUTELS

UN PREMIER ROMAN
REMARQUABLE PAR LA
CRÉDIBILITÉ DE SES
PERSONNAGES,
L'ORIGINALITÉ DE SES
DESCRIPTIONS ET LA
FINESSE DE SES
ANALYSES
PSYCHOLOGIQUES.

Michel Désautels
SMILEY



vib éditeur

roman
19,95 \$

PRIX ROBERT-CLICHE
DU PREMIER ROMAN

CEQ

QUÉBEC LOISIRS



vib éditeur

La passion de la littérature

DES MOTS ET DES SONS
Lecture-concert

Voyagez dans des régions inexplorées de la planète littéraire et musicale

Salsa et tequila - Le Mexique

Le lundi 9 novembre 1998, à 19 h 30

Votre guide, Louis Jolicœur, vous offre ses plus beaux textes.

À la Maison des écrivains,

3492, avenue Laval, Montréal (métro Sherbrooke)

Réservation obligatoire : (514) 849-8540

Entrée libre

UNEQ
Union des écrivains et écrivaines québécois

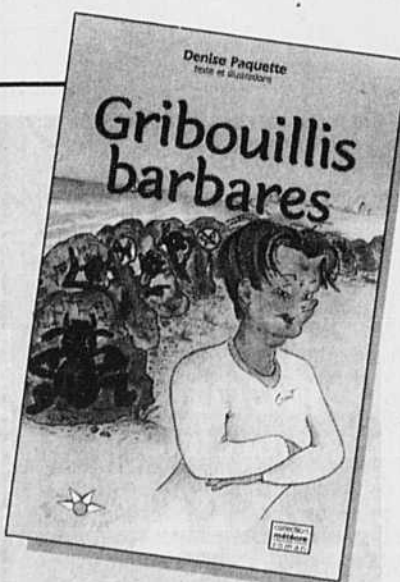
LE DEVOIR

LES ARTS
du Maurier

CONSEIL
DES ARTS
COMMUNAUTÉ
LIBRAIRE
DE MONTRÉAL

GRIBOUILLIS BARBARES
Denise Paquette
ROMAN JEUNESSE

Bouton d'or Acadie
8,95 \$

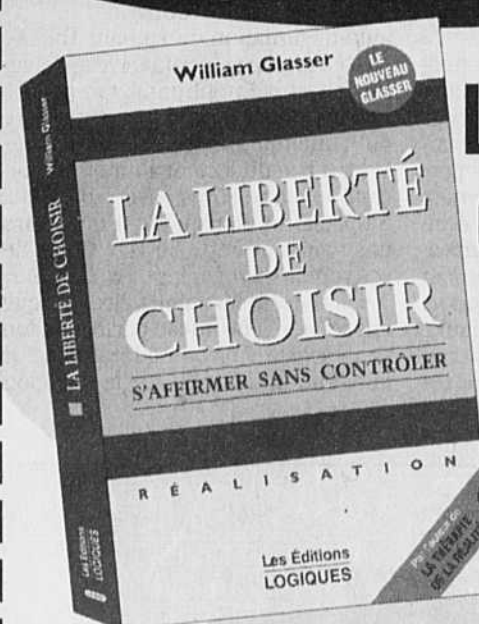


Y a rien qui se passe, c'est
plate à mort. Si seulement
c'était comme à Old Orchard.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

Le nouveau
Glasser

La liberté
de choisir
William Glasser

24⁹⁵ \$

384 pages

Aussi offerts:

- Contrôler ou influencer
- La thérapie de la réalité
- Vivre ensemble

Apprenez à vous
sentir plus libre.
Adaptez-vous
plus facilement
aux changements.
Développez
votre aptitude
à être heureux.

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 833-2225 • Fax: (514) 833-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

LIVRES

Lettres québécoises

Un roman sous haute surveillance

RIEN
ET AUTRES SOUVENIRS

Anne Éline Cliche
XYZ, collection Romanichels
Montréal, 1998, 320 pages

Si, d'entrée de jeu, on voulait couper court et réduire ce roman d'Anne Éline Cliche à l'expression la plus simpliste de son anecdote, on dirait qu'il y est question d'«Un juif élevé chez les jésuites et identifié à un saint martyr canadien, le tout raconté par une femme!».

Ce sont la précision des propos dépités d'un des personnages, l'éditeur



Robert Chartrand

Cliche est fidèle. À Réjean Ducharme et Hubert Aquin, entre autres.

Le roman de Cliche se désigne et se commente ainsi lui-même dans sa deuxième partie, intitulée «Notre histoire», qui poursuit la première tout en faisant retour sur celle-ci. On pourrait même dire que *Rien et autres souvenirs*, ce sont en fait deux livres qui tentent d'en former un seul, mais qui n'y parviennent pas.

Le premier, «La Mort de René Goupil», est cependant un roman-roman. Un homme de théâtre, Jeremy Schwall, y raconte une double quête: celle de sa genèse familiale et son travail d'acteur qui s'efforce de se pénétrer du personnage de René Goupil, ce Jésuite dont le martyre a été relaté par son compagnon Isaac Jogues, et qu'il doit incarner sur une scène montréalaise. L'entreprise de Jeremy est ardue: par où commencer lorsqu'il s'agit de faire revivre les fantômes du passé, si lointains, si flous: la famille de Jeremy a presque disparu, et René Goupil est mort en 1642. Car pour Jeremy Schwall, il ne s'agit pas que de reconstituer ce qui a déjà eu lieu, mais si possible de s'adonner à une authentique œuvre de création. Comme Dieu lui-même, il dit partir de rien — d'où le titre du roman — comme s'il ne se résignait pas à ce qui est pourtant une fatalité: toute création humaine n'est jamais qu'une est une re-création, un bricolage plus ou moins réussi de matériaux — mots, faits, idées, sentiments — qui ont déjà servi...

Schwall ou Levy

Et d'abord, lui-même, Jeremy, d'où vient-il? Son père est-il un Schwall ou un Levy? Comment donner forme et sens à ce magma originel qu'a été la famille juive montréalaise où il est né, dont les garçons ont étudié au collège Jean-de-Brébeuf — autre compagnon de René Goupil —? Il évoque sa sœur Ida, son jeune frère Barnaby et surtout l'ainé, Chammaï, dont on croit comprendre qu'il fut une sorte de Caïn moderne. Jeremy dévoile douloureusement son théâtre familial, où se sont peut-être perpétrés un fratricide et un inceste; il navigue à l'estime dans les eaux troubles du passé mais aussi sur celles, très réelles, de la rivière Richelieu, à bord d'une coquille de noix qu'il a baptisée Leviathan.

Jeremy Schwall est donc un personnage judéo-chrétien jusque dans les moindres fibres de son être. Il est l'incarnation — peut-être trop parfaite — des propos d'Anne, un des personnages de *La Pisseuse*, le premier roman d'Anne Éline Cliche, qui écrivait: «Le judaïsme et le christianisme sont préoccupés tous deux par la même question: la filiation et l'image qui la sous-tend.» Cliche, d'un livre à l'autre, est fidèle à ses propres préoccupations de même qu'à ses auteurs de

prédilection: Réjean Ducharme et Hubert Aquin, entre autres, dont l'ombre plane sur ses romans et à qui elle a consacré une étude, *Le Désir du roman*, parue en 1992.

La seconde partie de *Rien et autres souvenirs* est d'ailleurs tout ce qu'il y a de plus aquinien. Jeremy Schwall n'est désormais plus qu'un simple personnage, alors que la narration est prise en charge par la romancière Cadieu; c'est elle, y apprend-on, qui a écrit la première partie, et non Schwall. Outre ses démêlés avec son éditeur, elle exhume à son tour des pans de son enfance, et notamment ses rapports avec sa mère et sa sœur.

Cadieu explique aussi comment elle s'est servie de certains éléments de sa propre vie pour alimenter le «roman» de la première partie: son mari est un metteur en scène de théâtre qui monte un spectacle sur René Goupil avec un acteur qui s'appelle effectivement Jeremy Schwall. Mais elle ne connaît celui-ci que de nom: elle lui a inventé de toutes pièces une famille et un passé. Or, la fiction rattrape la romancière, surtout à propos de Chammaï Schwall — ou Levy —, ce frère aîné de Jeremy: ce personnage trouble, qu'elle croise à plusieurs reprises, revu et corrigé par Cadieu, se révélera être fort différent de celui qu'elle avait imaginé, sous la plume de Jeremy.

Itinéraire à la Aquin

Les lecteurs d'Hubert

Aquin reconnaîtront un itinéraire familier lorsque Elizabeth Anne Cadieu, de Montréal se rend à New York puis en Israël. C'est finalement là, dans le pays du Livre, à la faveur de ses observations du pays qu'elle parcourt et de conversations avec Chammaï et des Israéliens rencontrés par hasard, qu'elle se sent peu à peu «entrer» dans ce livre qu'elle écrit. Il y aurait enfin coïncidence entre la vie et l'œuvre: la romancière ne se distingue plus de ses personnages.

Dans cet amalgame d'autobiographie et de fiction, dans ce récit qui tout en progressant se désigne et se commente lui-même, on voit bien l'hommage qu'Anne Éline Cliche a voulu rendre à Hubert Aquin, plus précisément à l'auteur de *Neige noire* et de *Prochain épisode*. Mais chez lui, ces procédés narratifs n'en étaient pas. On pourrait dire que Hubert Aquin n'a pas pu, littéralement, écrire autrement qu'il l'a fait. L'enchevêtrement de son œuvre et de sa vie fut tel qu'on ne peut les dissocier, même avec le recul. Il a d'ailleurs payé cet enchevêtrement de sa personne: son existence tumultueuse et sa fin tragique en témoignent.

Dans le roman d'Anne Éline Cliche, par contre, on sent l'artifice à l'œuvre, surtout dans la seconde partie. On ne voit pas la pertinence ou la nécessité de cette auto-désignation du roman. Tout se passe comme si la romancière débarquait tardivement dans son propre récit, à la manière d'une étrangère ou d'une intruse qui entend éclairer la lanterne du lecteur tout en s'efforçant de «faire corps» avec son texte. Sa prise en charge n'est d'ailleurs pas sans coquetterie (les titres de ses romans: *La Disuse*, *La Treizième Tribu* doivent bien nous dire quelque chose...), et elle utilise parfois un ton professoral. Les considérations sur la situation d'Israël, sur la question

palestinienne, sur la Kabbale sont intéressantes; on tombe même sur des pirouettes amusantes comme cette assimilation du Canada à Canaan, la Terre Promise. Mais dans le contexte, les unes et les autres font l'effet de conversations entre intellectuels cultivés.

La piste de la première partie de *Rien et autres souvenirs* était pourtant belle. C'est, si l'on veut, une version moderne, baroque, du Livre de Jérémie, qui fut le seul des Prophètes à parler de lui-même, parmi ses oracles et ses lamentations. Mais il avait ses raisons, impérieuses, de le faire. Jeremy Schwall se tirait fort bien d'affaire en narrateur, nous faisant sentir la douleur et la difficulté qu'il y a à parler de soi; son frère Chammaï ne s'y est pas trompé, qui dit à la romancière Cadieu: «C'est le rythme qui est frappant dans votre livre.» Or, ce rythme haletant, cette narration arrachée au néant ont disparu dans la seconde partie du roman de Cliche. Ce n'est pas la facture «moderne» du roman d'Anne Éline Cliche qui gêne — encore qu'elle puisse rebuter les lecteurs qui n'aiment que les romans conventionnels —, ni les citations de Rimbaud, de Shakespeare ou de James Joyce. C'est plutôt l'ombre tragique d'Hubert Aquin, romancier réputé difficile, qu'on n'a pas fini de lire; l'admiration que lui voue Anne Éline Cliche prend ici des allures d'imitation, de pastiche, respectueux certes, mais peu convaincant. *Rien et autres souvenirs* est un roman de quelque 130 pages qui, en se poursuivant, s'est avalé et s'est digéré lui-même.

Chammaï — encore lui! — avait prévenu la romancière Cadieu: «Vous n'aurez pas de jolies critiques dans les journaux littéraires de votre pays.» Nous voici donc forcés de lui donner raison, quoique pour d'autres motifs. Anne Éline Cliche, par la voix de son personnage, a couru astucieusement au devant des coups. Et le pauvre chroniqueur littéraire se rend compte après coup qu'il n'était, comme la romancière, qu'un des personnages du roman qu'il vient de lire, et dont les propos avaient déjà été annoncés.

Anne Éline Cliche
Rien et autres souvenirs

ROMAN



XYZ
éditeur
Romanichels

Les Belles
Rencontres
de la librairie
HERMÈS

Venez rencontrer
Carole Lambert

auteur de

*Fêtes gourmandes
au Moyen Âge*

Imprimerie nationale Éditions

le jeudi 12 novembre
de 18 h à 20 h

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 • téléc.: 274-5660

Le coup de cœur de la critique et des libraires



© Diane Dulude

Gaétan SOUCY La petite fille qui aimait trop les allumettes

ROMAN

«L'un des grands livres que j'ai lus. Le livre des archétypes de l'âme québécoise: l'homme sauvé par l'écriture.»

Jean Dumont

Librairie Générale Française
(Québec)

«Un Faulkner québécois!»

Nathalie Tremblay, Chapter's
(Montréal)

«Surprenant, incongru..., génial!»

Yvon Lachance, Librairie Olivieri
(Montréal)

«Un roman où la solitude fait place à l'espoir. Magistral!»

Lina Lessard, Les Bouquinistes
(Chicoutimi)

«Un romancier exceptionnel et extraordinaire, [...] une œuvre qui le situe tout naturellement parmi les plus grands écrivains québécois.»

Réginald Martel, La Presse

«Un chef-d'œuvre. Une œuvre étrange, parfaitement réussie.»

Robert Lévesque, Midi-culture, SRC

«Un livre qui m'a ébloui. Une écriture phénoménale. C'est immense, c'est rare. Un livre exceptionnel.»

Jean Fugère, De bouche à oreille, SRC

«Un livre qui nous happe, nous fascine, nous désarçonne.»

Lise Lachance, Le Soleil

«Ce roman est une expérience, pas un divertissement.»

Pascale Navarro, Voir

Boréal
Qui m'aime me lise.

ÉDITIONS DU NOROÛT

Hugues Corriveau

LE LIVRE DU FRÈRE

FINALISTE AU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

C.P. 156, Succ. De Lorimier, Montréal H2H 2N6

LIVRES

POÉSIE

Se défaire de son passé

Entre le désir et l'absence de l'être aimé

CHRONIQUE DU TEMPS ANIMAL

Luc Lecompte
Éditions du Noroît, Montréal, 1998
93 pages

DE QUELLE BOUCHE SOMMES-NOUS?

Corinne Larochelle
Éditions du Noroît, coll. «Initiale»
Montréal, 1998, 74 pages

DAVID CANTIN

En 1996, la parution d'*Inventaire* (Le Noroît) marquait un tournant dans l'œuvre poétique de Luc Lecompte. Il me semble que ce recueil s'inscrivait déjà comme un second départ. De *Ces étirements du regard* (L'Hexagone, 1986) à *La tenture nuptiale* (L'Hexagone, 1989), cette parole hésitait toujours à travers une certaine cérébralité du verbe et de la perception. Pourtant, *Inventaire* a fait table rase en voulant tout remettre en cause, de l'émotion à l'écriture même du poème. Désormais, on serait tenté de définir ce livre comme un appel face au désordre intérieur.

Deux ans plus tard, *Chronique du temps animal* constitue non pas la suite mais la phase originelle du doute. De façon morcelée, ce recueil trace surtout un prolongement nécessaire dans ces «coïncidences de l'œil et du monde». En quatre parties, Lecompte tente d'habiter les choses à nouveau, d'en comprendre le sens profond. Après son «inventaire» d'une crise émotionnelle et esthétique, il redécouvre l'instinct animal de l'homme qui passe du bouleversement à la contemplation. À travers une série de courts tableaux au langage dépouillé, une voix se souvient de ce dilemme imprévisible entre le désir et l'absence de l'être aimé. C'est à ce moment que l'individu cherche à comprendre le poids insupportable de sa propre solitude comme une lumière aveuglante: «Tu racontes un temps animal, une saison libre derrière l'inventaire achevé, un espace d'insectes, d'instinct et d'instables

mouvances. À tes côtés, comme un ange subalterne, le chien veille sur l'enfance oubliée et renouvelle l'odeur tremblante des choses. Te voici un animal plein de silence.»

Moins sombre que l'œuvre précédente, ce recueil est traversé de connotations spirituelles. Évidemment, la figure de l'ange qui renvoie à l'exergue de Rilke, mais aussi dans cet éveil des sens face à la nature première. Sans faire appel à la facilité, cette poésie nous amène vers son propre chemin. Il y a là une culture, un savoir et une émotion qui ne trahissent jamais le poème. De plus, on ressent une grande humilité derrière ces mots qui rendent hommage au père disparu. Grâce à *Chronique du temps animal*, la poésie de Luc Lecompte ose prendre désormais sa véritable direction.

Nouvelle voix

Constamment, de nouvelles voix ne cessent de faire leurs marques dans l'horizon de la poésie québécoise contemporaine. De quelle bouche sommes-nous? de Corinne Larochelle s'inscrit déjà parmi ces livres prometteurs. En 1993, un premier recueil intitulé *La Femme d'encre* (Éditions du Loup de Gouttière) laissait entendre quelques résonances.

Toutefois, cette deuxième œuvre va beaucoup plus loin dans ses intentions. Grâce à une structure et une thématique englobante, *De quelle bouche sommes-nous?* se présente avec bien des qualités. Dès les premières pages, on discerne une écriture elliptique, assez per-

LUC LECOMPTE

CHRONIQUE DU TEMPS ANIMAL

Éditions du Noroît

sonnelle, où l'image joue un rôle décisif. S'inspirant d'un abandon amoureux, une mémoire enfouie cherche à traverser la difficile épreuve du désir.

Autour de cette trame délicate, l'acte d'aimer questionne désormais le rapport vital qui existe entre la vie, les êtres et le monde: «De l'autre côté des nuages / l'oubli emporte les corps / en pièces détachées / en blessure isolée du bleu / reste la fin de semaine / inondée d'étreintes / du miel des cous / aux courbes des lobes / un peu de vêtements / comme des morceaux de toi / retouchent l'épaule / les traces se touchent entre elles / puis forment la goutte d'eau / qui contient la lune.»

Il y a toute une sensibilité charnelle derrière cette écriture qui interroge ses propres craintes. Parfois, Corinne Larochelle laisse même entendre un érotisme discret dans la collision de nombreux symboles évocateurs. Mais aussitôt, on surprend l'état de latence que cause la chaleur du désert, du sable et des dunes de l'imaginaire.

C'est grâce à ces tremblements intérieurs qu'une véritable tension poétique se réalise face à l'appel des sens. Comme si le vertige passionnel nous révélait l'ambiguïté première de notre existence. Suivant les pas et l'influence de Marie Uguay, d'Elise Turcotte et de Rachel Leclerc, Corinne Larochelle nous ramène à l'essence d'une voix qui ne demande qu'à s'accomplir.

Je suis un enfant, je suis à peine né, mais je suis très vieux, il y a en moi des amours, des guerres, des grands gestes héroïques, des révolutions, des morts, les souvenirs d'extases peu ordinaires, au bord de grands fleuves tumultueux. Quand je grimpe sur le banc de neige, je n'aperçois pas seulement le village, le lac, les champs blancs, hérissés de grandes herbes rousses, mais les dunes du Sahara, les déferlements de l'océan Pacifique, les falaises de Cap-Chat, les plages de Cuba, les grands glaciers de la baie d'Hudson. J'ai l'immense géographie du monde dessinée sur les parois de la cer-

veille et tous les oiseaux de la terre me survolent, sternes et pélicans emmèlent leurs ailes, m'encerclent comme un épouvantail et m'enlèvent dans le grand ciel vide et blême.

Louis, le barbier, était le grand responsable de mes odyssées sur place. En entrant chez Louis, je devais m'asseoir sur une chaise droite, attendre mon tour, patienter tandis que monsieur Charlebois ou monsieur Grand'Maison était sous les ciseaux du barbier. Sur la petite table, ils m'attendaient, les beaux lieux de la terre, les personnages chevaleresques, en noir et blanc, sur les pages glacées des magazines: Sri Lanka, Spetsai, New York, Terre de Feu, Chinois dans leurs rizières, nègres en grappes dans des bennes de camions, esquimaux dérivant sur leur banquise de glace, Brésiliens en transe, dans des rues décorées comme des reposoirs de Fête-Dieu.

Il existait, le vaste monde né avec moi, elles existaient, toutes ces contrées entrevues dans mes songes, il était bien réel l'univers en chamaille, entraperçu au détour du chemin ou à la messe du dimanche, alors que je pensais somnoler, ou m'en aller dans la lune. Je ne découvrais pas ces parages-là, je les reconnaissais, je n'apprenais pas l'existence des volcans, celle des sorcières de Zimbabwe, des pêcheurs d'Islande, je les retrouvais, mes jongleries étaient attestées, mes visions corroborées. Je savais bien que j'avais vécu des vies sous les tropiques, d'autres sur la mer déchaînée, d'autres encore tout en haut des montagnes. Je n'étais pas fou, ni même distrait, surtout pas réveur: je me souvenais, c'est tout.

Baleinier ou nez-percé

Ce baleinier à barbe blanche m'avait une fois fait monter sur son bateau, cette papoue m'avait fait goûter ses galettes vertes à saveur de pissenlit, ce nez-percé chassait à mes côtés, il n'y avait pas si longtemps, j'avais dormi dans cette cahute de joncs tressés, au son de ces grenouilles sifflantes, dont je connaissais par cœur les moucheures phosphorescentes. J'avais nagé en compagnie de cet ange-de-mer versicolore, j'étais descendu, avec ce mineur argentin, dans ce long tunnel aux parois miroitantes d'argent pur, j'avais fumé le calumet avec ce Navajo placi-

de, aux joues ridées comme une vieille pomme, je m'étais enfui du village, avec ce grand nègre rieur, aux premiers crachats de feu du Kilimandjaro.

Je n'avais pas besoin des sermons du curé ni même du saint Évangile pour concevoir que tous les humains étaient frères et sœurs, cousins; cousins, que tous ces inconnus étaient d'autres moi-même, diversement déguisés, dispersés sur les côtes des mers, dans des vallées profondes et sombres comme abîmes, dans des villages si dissemblables et si pareils au nôtre. Je n'avais pas non plus besoin d'entendre les langues, les patois, les accents pour comprendre que mes pareils articulaient notre charabia d'éberlués, le sabir que jaspinaient tous les exilés du monde, tous les perdus, chassés du paradis, regroupés en tribus.

Venait mon tour sur la chaise du barbier, où je prenais place comme un petit Jésus au temple, et entreprenais de publier à pleine voix notre parenté avec les Africains ou les Perses, tous ces étrangers du bout du monde, si proche de chez nous. La petite flamme de la Pente-côte, moi, je savais en faire bon usage: je jaspinais en connaisseur, sans reprendre mon souffle, confirmant le destin des caravaniers du désert, des pêcheurs de crevettes de notre voisine la Virginie, du cyclone, de l'iceberg, du taureau percé de banderilles en Espagne — une contrée sise à proximité — de la pluie de sauterelles, s'abattant sur les champs du Texas, pas bien loin de chez nous.

Anacondas et gratte-ciel

Les déjà tondus, les futurs tondus me dévisageaient avec des yeux soupçonneux, mais je prenais leur incrédulité pour de la ferveur, et je continuais, intrigué, à dépeindre la création hétéroclite et les vivants multiformes, insistant sur l'appétit féroce de l'anaconda du Paraguay, la dextérité des tresseuses de paniers de l'Amazonie, la beauté des enfants peuls des savanes du Sénégal, les hauteurs vertigineuses des gratte-ciel de Manhattan. J'avais la bouche pleine de cette salive du conteur arabe, de la chanteuse portugaise, du goûteur de vins de Bordeaux, de la grenouille avaleuse de rats de l'Équateur: j'étais inépuisable, je jaccassais sans finir, j'étourdissais mes interlocuteurs, ne leur laissais pas placer un mot, pas même une exclamation, pas même un soupir.

Il me fallait me vider de mon trop-plein de paysages et de personnages, dégorger le sang de tous ces carnages, aperçus trop vite, sur les pages, et qui me faisaient mal au cœur, me déprendre de toutes ces images, qui m'engloutissaient comme des sables mouvants.

— Woi! ti-gars, tu me donnes mal à tête!

— Y a été vacciné avec une aiguille de gramophone, c'enfant-là!

— Le serpent du Texas qui t'a piqué, l'as-tu fait empailler au moins?

— Ha! Ha! Ha!

— Que c'est que ça mange en hiver, ça, des *zannacondas*?

— Y a faite le tour du monde, lui, coudonc, pis sans grouiller de sa chaise!

— Y fait son Jos Connaissant, un point c'est toute!

— Ton catéchisme, tu le connais-tu aussi ben que ta géographie, le taon?

J'étais consterné, abattu, épouvanté par leur courte vue, leur innocence éfrayante, leur amnésie. Je désertais le salon de barbier, à demi tondus, une grande couette dans la face et qui me fouettait les joues, le cœur ratatiné au creux de ma poitrine, comme une vieille pomme au fond du baril. J'arrivais chez nous, essoufflé, poussais la porte du hangar et trouvais papa, assis devant son établi, le pinceau à la main, ses lunettes sur le bout du nez, une sarcelle de bois, à l'ailé déjà irisée, nichée dans sa paume. Il ne me retournait pas, il agrémentait mes larmes, mes reniflements, sans se démonter.

— Que c'est qui t'ont faite encore?

Sa voix était légèrement excédée, presque tendre.

Incroyance et ignorance

Papa connaissait par cœur mes extravagances de globe-trotter immobile, mes déambulations fabuleuses sur place. Il m'écoutait miséricordieusement, hochait tristement la tête en m'entendant déplorer l'incroyance de tout un chacun, riait avec moi de l'ignorance des tondus obtus, caressait mes cheveux d'étope, comme on promène, à rebrousse-poil, sa main dans la fourrure de l'animal indomptable.

— Mais si l'arrêtais, aussi, de leur lancer par la tête tes fredaines!

— Mais, papa, j'ai la tête tellement pleine d'affaires!

— Garde-les pour toi. On se rapproche pas des autres en leur contant des histoires qu'y comprennent pas.

— Y devraient les comprendre, pourtant!

— Y devraient, mais y sont pas capables.

— Pourquoi?

— Parce que!

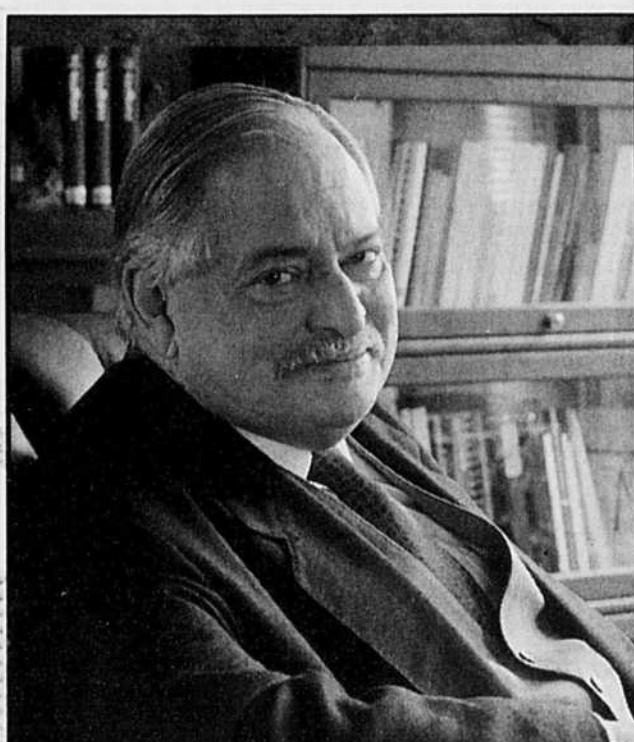
— Parce que quoi?

— Ah, tu m'achales avec tes sautées questions fatigantes! Penses-tu que je leur conte mes couleurs, moi, que je leur explique pourquoi je m'enferme à longueur de journée, pour barbouiller tout mon saoul? Ce qu'on aime, ce qui nous travaille, ce qui se passe entre soi-même pis soi-même, on n'en parle pas, on le fait. On s'adonne à nos ensorcellements comme à des faiblesses, quasiment comme à des péchés, en cachette...

— Ah oui? Comment ça?

— «Comment ça, comment ça!» Je le sais-tu, moi? C'est comme ça pis c'est toute! Asteure, va jouer, t'es dans mes jambes, j'ai de l'ouvrage!

L'ouvrage de mon père, le mien: même déchargement de la mémoire pleine à craquer, même fresque démentie, même ébauche, même trompe-l'œil, même pointillisme approximatif? Sans doute, oui. Et je ressortais du hangar, à demi consolé, à demi accablé, en tout cas persuadé de mon ardente singularité, jumelle de celle de mon père, qui s'adonnait à son art en pêcheur ravi et bien caché.



JACQUES PARIZEAU

LE QUÉBEC SAURA-T-IL TIRER SON ÉPINGLE DU JEU FACE AUX IMMENSES DÉFIS QUE POSE LA MONDIALISATION?

Jacques Parizeau



Le Québec et la mondialisation

Une bouteille à la mer?

vib éditeur

essai
6,95 \$

vib éditeur

La passion de la littérature

Grand Prix du livre de Montréal

1998

Les Finalistes du Grand Prix du livre de Montréal 1998

Danny LAFERRIÈRE
Le charme des après-midi sans fin
Lancôt Éditeur

Yan MUCKLE
Le bout de la terre
Les Éditions du Boréal

Gaétan SOUCY
L'Acquittement
Les Éditions du Boréal

Michel VAN SCHENDEL
Bitumes
l'Hexagone

Joël YANOFSKY
Jacob's Ladder
The Porcupine's Quill

La remise du Grand Prix du livre de Montréal aura lieu à l'hôtel de ville de Montréal le lundi 16 novembre 1998 à 11 heures

MONTREAL
c'est toi ma ville!



IL FAUT CRIER L'INJURE

Pierre Pelletier

ROMAN

Éditions du Nordir

22 \$



Suis-je vraiment en vie, dans cet état d'extase à la limite de la démence?

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

LIVRES

LE FEUILLETON

La superstition de la vie

CHIEN

Paul Nizon
Traduction de l'allemand
par Pierre Deshusses
Actes Sud, Arles, 1998, 117 pages

Entre *L'Année de l'amour*, le premier roman de Paul Nizon publié en 1981 (traduit chez Actes Sud en 1986) et *Chien*, son dernier roman, se dessine une courbe où, malgré une continuité évidente, certains rapports s'inversent, voire se détruisent. Autant le premier se voulait le récit d'un écrivain plongeant dans la «littérature» (symbolisée par la ville) afin de mieux renaitre à lui-même à travers une expérience de dénuement, autant le second cherche-t-il à se débarrasser de ce même écrivain pour mieux permettre à l'écriture de se présenter toute nue, comme «sans histoire», au cœur d'une ville de plus en plus réduite, de moins en moins attrayante. Chez cet auteur qui pratique volontiers ce que l'on a appelé l'autofiction (qui n'est pas l'autobiographie), on voit bien que l'obsession du dénuement suit son cours, mais en se radicalisant, en allant au bout de sa logique.

Le titre, *Chien*, pourrait d'ailleurs s'accompagner d'un point d'exclamation tant il est près de l'interjection — cet émoi ressenti devant une réalité qui n'a plus de mots mais qui demande quand même un son, un cri. Pas de jubilation ici face aux pouvoirs de l'écriture, qui apparaît plutôt comme une posture artificielle, une pose, un détournement de la vie, une parodie du réel. Il y a pourtant en Nizon un théoricien de l'écriture, et c'est bien pour cette raison qu'elle évolue, se cherche, se contredit, se malmène, se blesse parfois, se refuse à la facilité et au ronronnement. Pas de paix pour cet écrivain «existentiel» qui n'en finit plus de piéger la vie partout où elle manque à l'écriture, où elle se réserve sauvagement contre l'idéalisation, la récupération esthétique. Il y a, au fond de cette opération primitive, comme une faille originelle, qui est presque un refus du salut, de la rédemption.

Chien, c'est cet animal en nous qui se refuse à anticiper, à calculer, à théoriser, à s'intégrer pour mieux assoir ses privilèges ou suivre fatement l'échelle de ses progrès. Animé par un instinct sans faille pour le présent, le plaisir intense mais sans but, l'errance voyageuse, même ce qu'il symbolise comme attachement et comme fidélité (à l'homme, à son maître) sera abandonné par le narrateur qui n'en conservera que l'âme vagabonde, l'incarnation du désir de liberté («[...] une fois dans la rue, je n'étais qu'attente, chien qui renifle et remue la queue...»). Aussi la capacité d'amour qui consiste, chez le chien, à ne se lier qu'à des individus, jamais à un lieu. Car tout lieu enferme. Et c'est une bien étrange leçon roma-

nesque qui nous est fournie ici que de (se) refuser (à) toute histoire pour mieux laisser la voie libre à son absence, c'est-à-dire au pur possible...

L'écriture comme vagabondage

Chien, c'est l'histoire d'un vagabond qui, sans être un sans-abri, a décidé de ne plus être retenu par rien, même pas par son chien — dont le récit ne fait ici que se souvenir. Habitant à Paris (Nizon, faut-il le rappeler, s'y est jadis exilé et y vit depuis), ce vagabond-narrateur est un homme de la rue qui passe le plus clair de son temps à réfléchir, mais sans avoir véritablement de pensées. En fait, sa seule obsession c'est d'échapper à l'histoire, à toute histoire, pour mieux se concentrer sur le quotidien, la réalité qui l'entoure. «Quand il ne pleut pas, je vais dans le parc. Je m'assieds sur un banc et regarde les gens. Il y a des gens tout à fait singuliers, ceux que je préfère ce sont les enfants.» Cet homme avait pourtant une femme, des enfants, une profession qui l'amenait à voyager, un chien aussi qui le suivait dans ses déplacements. Puis un jour, il a tout laissé tomber. Pourquoi? On ne le saura pas vraiment.

Nizon est plutôt avare en explications de type sociologique ou psychologique. Ce qui est avancé par le narrateur, qui s'interroge là-dessus, tient aux souvenirs d'enfance et au fait qu'il habitait un hôtel (propriété de ses parents), qu'il n'y avait pas vraiment de vie de famille mais que des clients de passage, qu'il a été privé d'attention maternelle et que c'est un miracle qu'il ait pu suivre à l'école — école dont il revenait d'ailleurs le plus souvent en empruntant des chemins de traverse. Un destin, un tempérament, une dissidence, une faille intime? Toujours est-il qu'il avoue n'avoir pas volontairement fui mariages comme emplois, mais simplement avoir un jour «dévié».

«Je ne pouvais vivre qu'en transit, ou bien entre deux chaises, comme on dit. Dès que j'étais installé dans un appartement ou un emploi, les choses perdaient leur saveur. Je connaissais tout d'avance, et ce monde connu s'étendait devant moi comme un désert.» Nous sommes bien dans ce ro-

man existentiel dont j'ai parlé plus tôt et dont on trouve trace chez des romanciers comme Paul Auster, Peter Handke ou encore Max Frish (un autre Suisse). Quoique Paul Auster ne soit pas de même génération, il y a chez lui cette même quête de dénuement et en même temps cette même fascination pour l'écriture qui invente la vie en s'en inspirant, et qui fait à son tour de la fiction une réalité qui transforme l'écrivain. Ce qui est toutefois singulier dans cette dernière fiction de Nizon, c'est que son narrateur se méfie comme de la peste de l'écrivain (qui est présent dans son récit sous les traits d'un inconnu qu'il croise de temps à autre). Car l'écrivain c'est précisément celui qui fabrique du récit, qui met de l'histoire à la place du réel, qui «fixe» des identités, des personnages dans des trames narratives, qui circonscrit et borne l'histoire de chacun.

Sans arrêt à l'affût

Le narrateur ne veut pas être «fixé», il veut être tel ce chien qui n'a pas d'histoire, qui est sans arrêt à l'affût, qui hume et parcourt «les trottoirs bavards et ivres de vie», en attente de quelque chose, en arrêt devant l'infini des sens, se laissant guider par une odeur, un parfum, un reflet, un bruit, une distraction... De même le narrateur refuse-t-il l'amour qui met un terme à l'errance, au «transit», et conduit à l'ennui. Ce qui ne l'empêche pas (ce qui entre tout à fait dans sa logique de chien humain) d'être attiré par toutes les femmes qu'il croise, d'être toujours prêt à les suivre, pour peu qu'elles soient nimbées de mystère ou d'attraits. Et de s'interroger: «D'où me vient cette obsession de toujours vouloir replonger dans la femme? Y pénétrer. M'y enfoncer. D'où me vient cette curiosité, d'où vient ce sentiment de violence initiatrice, comme si toutes les portes de la splendeur allaient s'ouvrir ensuite?» Ça, ce questionnement, c'était avant — avant qu'il ne se rende invivable, même aux femmes, pour ne plus penser qu'au chien... c'est-à-dire de choisir le contraire de cette «vie tracée devant [lui] comme un canal rectiligne ou comme une voie ferrée.»



La vie n'écrit pas d'histoires, nous dit le narrateur. C'est nous qui falsifions ce qui nous arrive pour en faire des histoires où nous nous enfermions, barricadant toutes les portes, laissant la vie dehors... On sent bien que Nizon est ici le droit fil de toutes ces avant-gardes du XX^e siècle qui ont voulu — c'était déjà le projet des surréalistes — substituer au «monument» (la Littérature, l'Œuvre, l'Art, l'Esthétique) le «document» (la vie, le témoignage direct, le langage brut, privé de visée esthétique). Beaucoup vivent encore aujourd'hui là-dessus, sur cette superstition de la vie. Mais une écriture niant la littérature doit encore faire la preuve qu'elle est littérature, malgré tout. Et une histoire qui raconte qu'elle se refuse à toute histoire, c'est encore une histoire... C'est même précisément l'histoire de notre désarroi actuel devant les prestiges de plus en plus annihilant du virtuel et de l'imaginaire moderne.

denisjp@mlink.net

HISTOIRE

L'Égypte et son passé multiple
La rencontre de l'Orient avec l'Occident

LES SAVANTS DE BONAPARTE

Robert Solé
Seuil, Paris, 1998, 252 pages
NAÏM KATTAN

Nous connaissons Robert Solé, l'auteur du *Tarbouche* et du *Sémaphore d'Alexandrie*, romancier d'une Égypte cosmopolite disparue. Il est également l'historien dont *L'Égypte passion française* est incontournable pour tous ceux qui s'intéressent au Moyen-Orient et à la francophonie.

Cet été, dans un feuilleton quotidien publié dans le journal *Le Monde*, Solé, historien, nous rappelle le fondement de l'Égypte moderne: la conquête de Bonaparte. *Les Savants de Bonaparte* réunit ces articles complétés de documents et de photos.

Il y a deux siècles, en 1798, Bonaparte, qui n'était alors que chef d'armée, décide de partir à la conquête de l'Égypte. Pour l'éloigner de Paris, les politiciens du Directoire l'encouragent. Dans son expédition, il ne se contente pas de conduire des militaires mais se fait accompagner de 160 savants et artistes de toutes les disciplines: mathématiciens, chimistes, architectes, peintres, des hommes dont les noms s'inscrivent dans l'histoire, Monge, Berthelot, Vivant Denon. Certains y ont laissé leur vie, tués ou emportés par la maladie.

L'expédition militaire se termine dans la défaite. Les Anglais dominaient ce pays même s'ils agissaient derrière la scène. Il n'en reste pas moins que la conquête des savants fut un triomphe, le point de départ d'une présence française profonde et durable et dont les effets se sont concrétisés plus tard: la lecture des hiéroglyphes, le percement de Suez. En dépit de la présence britannique, c'est le français qui est devenu la langue de l'élite égyptienne.

Entrée dans la modernité
Conquête de l'Orient par l'Occi-

dent? Aujourd'hui, certains Égyptiens déplorent la commémoration du bicentenaire de l'expédition de Bonaparte et en minimisent l'importance, même si cette entreprise a sonné le réveil de l'Égypte et son entrée dans la modernité en y implantant ce que l'Occident des Lumières a de plus précieux, les sciences et les arts. Ce qui importait, cependant, fut la rencontre entre un certain Occident assoiffé de découverte et un Orient en mal de renaissance.

Solé ne cherche pas à dire que le colonialisme pouvait aussi avoir des effets bénéfiques et il décrit les horreurs de cette conquête, les massacres de prisonniers ordonnés par Bonaparte. Il s'intéresse surtout à dresser les portraits des savants français qui poursuivaient leurs recherches même quand leur route coïncidait avec celle des militaires.

«L'entreprise de Bonaparte, dit Robert Solé, apparaît aujourd'hui à la plupart des Égyptiens comme le début d'une longue série d'agressions occidentales contre le monde arabe. Mais elle n'a pas toujours été perçue ainsi. Dans un discours prononcé à Toulou- se le 4 juillet 1895, pendant l'occupation britannique, le célèbre nationaliste Moustapha Kamel parlait de «cette France généreuse, qui a réveillé l'Égypte de son profond sommeil; cette France qui a répandu la lumière des sciences et des arts qui en fait une France orientale; cette France qui nous a toujours traités comme ses fils les plus chers et qui nous a gagnés tous, cœur et âme.»

En 1962, Nasser dit que «l'expédition française apporta quelques aspects des sciences modernes que la civilisation européenne avait perfectionnés après les avoir puisés ailleurs, et plus particulièrement dans les deux civilisations pharaonique et arabe.»

Le mérite de Robert Solé est de raconter une histoire fabuleuse en laissant le jugement à l'histoire et au lecteur.



Jean-Pierre Denis

Un roman
existentiel
comme ceux
de Paul
Auster,
Peter
Handke
ou Max Frish

Commandez
vos livres
chez
Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec
poste ou messagerie.

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

ANNIE
MOLIN VASSEUR

D'UNE
RENCONTRE
AMOUREUSE À
L'AUTRE,
JUSQU'AU
CENTRE DES VOIX
MÉMORIELLES
QUI NOUS
HABITENT TOUS.

Annie Molin Vasseur

Ciao les violons

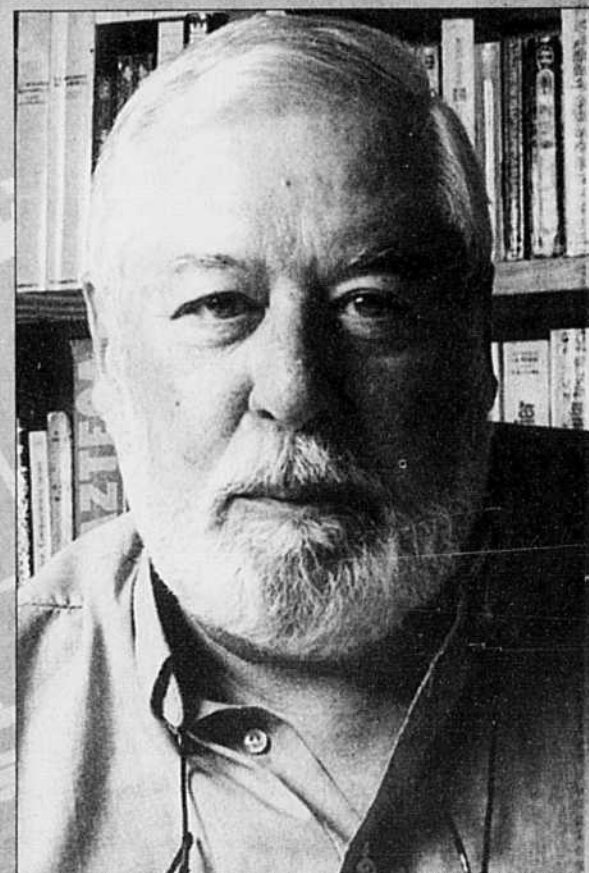
Roman

roman
19,95 \$

L'HEXAGONE

La passion de la littérature

Pierre Pelletier



L'Attentat

Geneviève et Marie-Noëlle
Gallagher sont deux
sœurs ennemies. L'une
est première ministre
indépendantiste du
Québec, l'autre,
chef de cabinet du
premier ministre
fédéral. Tout se
précipite lorsqu'une
bombe éclate. Un
groupe terroriste,
le *Baroud Gris*,
menace de faire
l'indépendance en
utilisant la violence.

L'Attentat est une
fiction politique
contemporaine
remarquable.



368 pages, 24,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



Une invitation du Regroupement des éditeurs
canadiens-français et de la Librairie OLIVIERI

DÉBAT PUBLIC

Qui a peur du
Canadien-français?

LA CULTURE EST-ELLE SOLUBLE DANS LA POLITIQUE?

Les Canadiens-français sont-ils
les nouveaux colonisés des Québécois?

L'identité canadienne-française existe-t-elle?

avec la participation de
Claude Beausoleil, René-Daniel Dubois,
Maurice Henrie et Rino Morin Rossignol
et animé par Jean Fugère

QUAND?

le jeudi 12 novembre à 19h30

OÙ?

Librairie OLIVIERI
5219, chemin de la Côte-des-Neiges

Information: Librairie Olivieri, 739-3639



Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

Olivieri
librairie

Je
suis un
AUTRE.

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Trahison et délation

Petites et grandes forfaitures au quotidien

NOTICES, MANUELS
TECHNIQUES ET MODES
D'EMPLOILaurent Gautier
NRF Gallimard, Paris, 1998
120 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans quel monde vivons-nous? Coïncés dans nos ascenseurs pour l'échafaud ou paranoïaques sous une allure calme, avons-nous vraiment le choix? Petit roman intelligent, *Notices, manuels techniques et modes d'emploi* est un pamphlet contre la société monomaniacale du progrès. Nostalgique et décadent? Rebelle? Voyons de près la protestation.

Paul est un employé modèle. Il rédige consciencieusement des textes techniques. Peut-on aimer un tel métier? Bien sûr, ce n'est pas sa vocation; par goût, il écrit des chansons. Pensez-y: «Il faut toujours que le client ait l'impression d'être au centre du dispositif... tu lui fournis l'appareil dont il a besoin, dont il rêve, celui qu'il essaierait d'inventer s'il était un peu bricoleur.» Le rêve est tombé bien bas. Récupéré dans la consommation, il plane entre le «mou mou», le «mou dur» et le «dur dur» de votre batteur. Quel choix, quelle liberté! On vous vend la panacée de votre bonheur. Vive la communication de masse et sa langue de bois: les notices et les modes d'emploi.

Même si chacun convient que la technologie, c'est «commercie et compagnie», personne ne se révolte. On s'en tient aux slogans. Tant pis si l'apathie du confort nivelle les idées, les relations, les désirs. Big Brother pense pour vous et vit à votre place; en tire profit son frère. Laurent Gautier n'a pas inventé ce regard caustique et ironique sur le monde actuel. Pinget, Queneau, Vian, Percey et les pataphysiciens l'ont fait avec brio avant lui, pour dire que nos contradictions sont des sources inépuisables de fantasmes: le conformisme, c'est l'art de passer à côté de l'essentiel.

Le pire, souligne Gautier, c'est l'extension de ce schéma au plan mondial: «Ce qui est important c'est la communi-

cation d'un message global qui couvre et dépasse toute la communication revenant aux sources mêmes de l'homme.» Revenir sur les dangers du libre marché y change-t-il quelque chose? Paul n'a pour fétiche que ses mots. Il capitule, en dépit de sa lucidité goguenarde, devant l'empire du petit-bourgeois. Tout en prenant le temps de savourer sa propre sottise. Même, il s'y engueule avec délectation, comme l'inepte Crab, l'anti-héros décapant du jeune Eric Chevillard, publié aux éditions de Minuit. Cette apathie donne lieu à toutes sortes de dialogues savoureux, chez Gautier, retranscrits directement de la vie quotidienne. Les conversations de bureau, surtout, sont d'une drôlerie impayable.

L'absurde
et la dérision

Sous la détente, un point de vue moral se cache derrière l'absurde et la dérision du regard iconoclaste. Par là, la question des choix de société se pose. Voici un roman qui montre clairement que tout est politique, même la fiction, jusqu'au

style d'un écrivain. Le ton dépend du degré de frustration que la collectivité passive tolère et que chacun manipule avec plus ou moins de virulence et d'habileté. Rire, n'est-ce pas un peu crier, protester et se soumettre ensemble? Cette tension pousse le personnage vers l'autodestruction. Un souffle d'anarchie se lève. L'histoire finira mal.

A force d'épuisement et d'attente, la révolte éclate sous un jour saugrenu, approprié au contexte. Drôle et minable, pathétique donc, Paul s'en prend à l'ordre social en poussant au bout une pointe d'excentricité. «On croit qu'on est dans la technique, mais on est dans la lutte des classes. Enfin dans mon idée.» C'est exactement cela, dans cette double remarque, sa réalité du décevalage. Voilà qu'il s'aborde son travail: il «rabote le gouvieu, gible le robinet, ravouille la gavolette». Puis, il «sort le fludeur de sa boîte, branche l'amouline sur le gibolet du robinet...», et j'en passe. Pendant plusieurs jours, il triture les notices de tous ces objets

qui seront inmanquablement retournés brisés à l'usine.

En retour de sa tricherie cocasse, Paul reçoit ce qu'il a cherché: des menottes au poignet. Sous son air ahuri, un second Meursault, amoral mais coupable d'avance — encore une contradiction mortifère —, s'avance vers le néant. Tant pis pour le personnage. Mais dans le commentaire que le pamphlétaire insère, une logique de la pandémie se dégage: l'inflation du langage, expression des rancunes accumulées, contamine les actes. Finalement, pour Gautier, folie et poésie, mêmes combats: elles vous sauvent un monde perdu. Ça se discute.

LA CLIENTE

Pierre Assouline
NRF Gallimard, Paris, 1998
192 pages

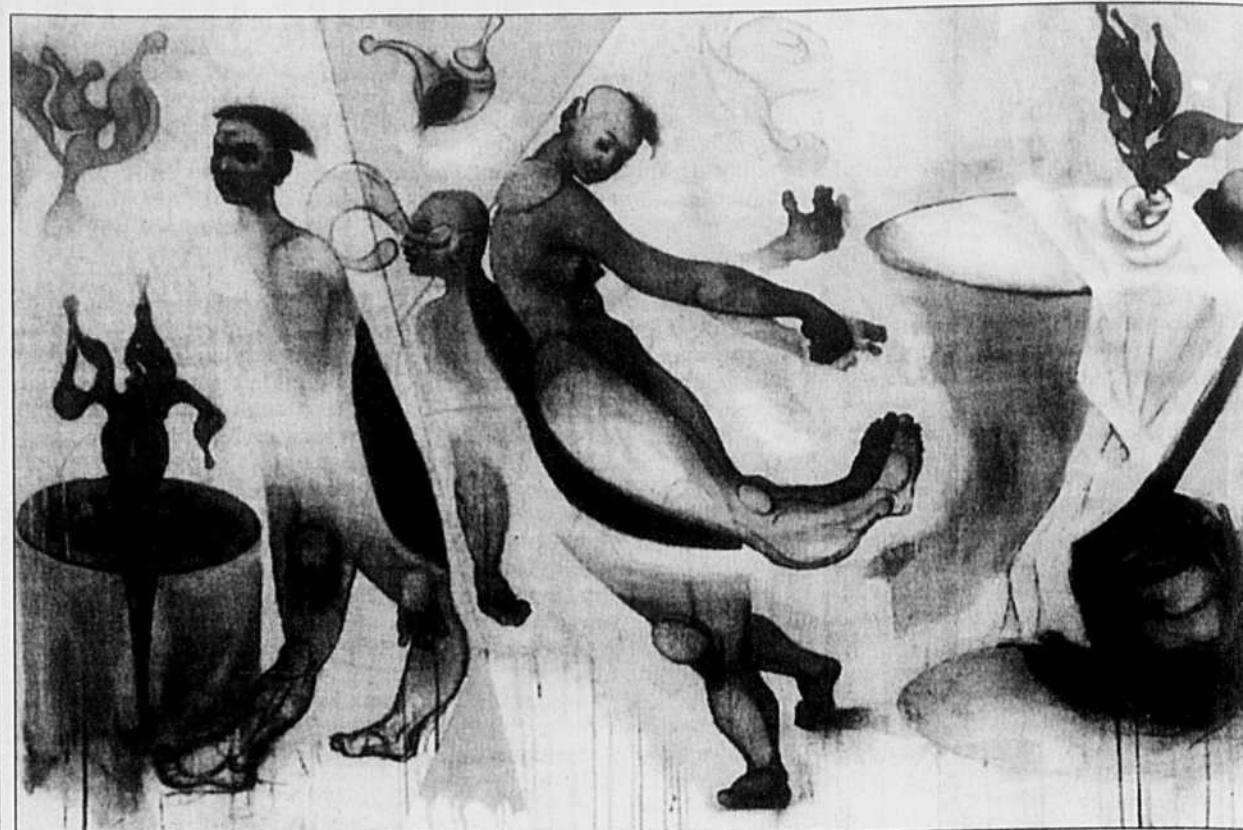
Dans ce premier roman du journaliste et biographe Pierre Assouline, un autre débat de société est ouvert. C'est le dossier de la délation, en fait lié au livre précédent parce que tous deux dénoncent l'absence de responsabilité collective et de lien social. Sous les apparences, l'odieux, le pitoyable et la stupidité fonctionnent comme des données de la vie civique. La délation est un bien triste héritage.

L'affaire remonte à l'Occupation, où la dénonciation connut ses jours fastes. André Halimi, dans son livre *La Délation sous l'Occupation* (1983), n'a-t-il pas rendu public que les Français envoyèrent entre trois et cinq millions de

lettres de délation, souvent signées, aux autorités? Pierre Assouline regarde aujourd'hui cette vérité en face. Dans un style sobre, presque simplifié, il place un journaliste, qui écrit une biographie d'écrivain, devant des archives publiques à statut confidentiel, bourrées de lettres de délation. Quelle n'est pas sa surprise d'y voir apparaître le nom de ses voisins, une fleuriste et un fourreur longtemps clients réciproques! 1942 et 1998 se télescopent: la collaboration dans Paris occupé fait à nouveau couler beaucoup d'encre, du procès Papon à la biographie de Marguerite Duras par Laure Adler.

Assouline n'y va pas par quatre chemins: «Pendant quatre ans, écrit-il, ce fut à chaque heure l'heure de vérité qui révéla la part d'humain et d'inhumain en nous.» Du minable à la canaille, le délateur vous donne la nausée. Mais quand l'histoire vous rattrape, qu'elle vous presse de prendre parti, elle vous entraîne d'abord vers l'abjection, avec ses haut-le-cœur et ses désirs de justice, de vengeance et de punition. Mais un examen approfondi s'ensuit, entraînant à son tour remords et lâchetés.

Ce roman, tout simple, décrit avec justesse l'instinct meurtrier du délateur et les traumatismes que la délation soulève, son flot d'émotions et de pensées douloureuses. Le sujet est grave. Peut-on tuer la guerre, vaincre le mal? L'enquêteur s'acharne fébrilement à démêler les responsabilités auprès des acteurs encore vivants. Cette fleuriste, qui a fait déporter le fourreur, «avait du sang sur les mains. Un demi-siècle après les faits, je n'imaginai pas qu'il eût séché.» Confronté le mensonge et la vérité devient son devoir. Pourtant, le dénouement n'est pas manichéen: l'histoire se termine dans la confusion, entre colère et compassion. De cela aussi on discute. On constate qu'en 1998, on ne parvient pas à vider tous les placards.



Cinquième suite: *L'enlèvement*, 1996, de Louis-Pierre Bougie, illustre la couverture du livre de Suzanne Favreau, *Où sont donc les vivants?*

«Inexister...», disait-il

Un premier roman superbement écrit

OÙ SONT DONC LES
VIVANTS?Suzanne Favreau
Éditions de la Plaine Lune, Montréal
1998, 312 pages

BLANDINE CAMPION

«Je me sens banni des cœurs humains, seul dans la nuit de moi-même, et pleurant, tel un mendiant, le silence clos de toutes les portes. En somme, il n'y a rien là d'autre que ma tristesse, et mon incompetence à vivre», écrivait Fernando Pessoa dans *Le livre de l'intranquillité*. Cette phrase à la troublante musicalité, où se conjuguent accablement et lucidité, aurait toutefois très bien pu être prononcée par Bernard Sauriol lui-même, cet antihéros résigné en toute conscience à un destin sans surprises qui promène son mal de ne pas vivre dans les pages du premier roman de Suzanne Favreau, dont le titre, *Où sont donc les vivants?*, est lui aussi emprunté au célèbre écrivain. De plus, cette sentence en forme de constat solennel pourrait tout aussi bien s'appliquer au récit lui-même, ce récit qui déroule au fil de ses 312 pages le bilan des manques et faiblesses parfois consentis du protagoniste et narrateur. A ceci près qu'il y a beaucoup, beaucoup plus, dans ce premier roman remarquable de maîtrise et de profondeur, que la simple accumulation d'aveux répétés, tantôt navrés, tantôt indifférents, de l'incapacité récurrente du personnage à s'ancrer dans le monde des vivants.

Le roman de Suzanne Favreau offre au lecteur qui sait prendre le temps de le savourer un plaisir aussi subtil qu'intense: celui, paradoxal, de redécouvrir à travers les yeux et les mots d'un spectateur pourtant blasé et fataliste, un monde qui ne cesse de révéler son humaine fécondité; mais aussi celui de plonger dans les méandres d'une conscience qui, pour être blessée, n'en reste pas moins particulièrement perspicace.

Entre blanc et rouge

Bernard Sauriol n'a, a priori, rien d'exceptionnel. Employé depuis plus de vingt ans au musée de la Banque de Montréal par manque d'ambition, ce presque quinquagénaire est confi-

né dans une vie d'habitudes et de solitude. Quelques livres choisis pour les nuits d'insomnie, quelques disques de Caruso écoutés avec mélancolie, voilà ses maigres compagnons de route. Comme il le souligne lui-même, Bernard Sauriol est devenu une «ombre» qui promène sa grisaille entre les couloirs de son lieu de travail et les rues du Village, ce quartier où il a grandi et dans lequel il vit encore. Mais plus encore que le gris, c'est le blanc, couleur de l'absence, du vide, du silence, qui caractérise cet homme pourtant hanté par le rouge, un rouge synonyme de sang source de vie, de passion, de sexualité, ces vaines tentations. «La vie est une prolifération débridée de journées insensées courant à la mort comme des cellules folles tramant leur cancer»: tel est le credo de Bernard Sauriol.

Pourtant, ce personnage apparemment sans envergure a tout de même une particularité, puisque dans le désert de cette «inexistence» demeure effectif le pouvoir des mots, du langage: «Je tuis le temps en compagnie de mon carnet, où je dessine et gribouille, où j'imprime les idées marquant que je lis, où moi-même je réfléchis, où je me contente d'aligner les mots et les phrases sans leur infliger d'ordre.» Ce discours sans ordre que le narrateur griffonne à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, dans le calme ou dans l'urgence, ressemble étrangement à celui-là même qui constitue le long monologue du récit, se déroulant au gré des associations d'idées, des rencontres éphémères, des petits incidents du quotidien, des rêves et des douloureux retours au réel.

Descriptions attentives du Vieux Montréal et du Village, visite des églises (quelle peinture magnifique de ces lieux si chargés de sens), retours vers l'enfance, évocation de la figure maternelle puis du père absent, réflexions sur l'histoire du Québec, la politique, la religion, lectures de textes marquants: autant d'éléments apparemment hétéroclites qui nour-

rissent les propos pourtant toujours très cohérents du narrateur. Et de fait, dès les premières lignes de ce monologue, le charme opère. Une voix, un ton, un rythme s'imposent d'emblée.

Le temps d'une vie

Mais il ne sert à rien, ici, de se précipiter. Bernard Sauriol a tout son temps, lui, et il le prend pour développer à son gré sa pensée complexe et mouvante, pour enrouler phrases et paragraphes autour de ses sujets successifs, dont il faut suivre l'enchaînement subtil afin de voir se dessiner sous nos yeux (le narrateur n'est-il pas lui aussi un peu dessinateur?) ce personnage attachant jusque dans ses désespoirs, authentique dans ses moindres remarques, philosophe à ses heures (l'auteur elle-même enseigne d'ailleurs la philosophie), cet homme qui n'en finit pas de vouloir rattrapper la vie.

C'est pourtant la vie elle-même qui finira par le rattraper. Bien sûr, il y avait déjà autour de lui ces êtres que l'on croise tous les jours sans vraiment les voir (mais Bernard Sauriol, lui, est un observateur acharné), ces individus qui font partie du quotidien comme des meubles trop connus pour qu'on s'y attarde encore. L'Archiviste, sa patronne, fait partie de ceux-là. Bien sûr, il y a aussi ces rencontres fulgurantes qui mettent en branle l'imagination, qui font naître un désir aussi fulgurant qu'irréductible à la

simple réalité, comme Zaza, la chanteuse du Club Date, sur laquelle le narrateur fantasmera un temps avant de se défilier une fois de plus. Le lecteur croisera aussi Roxane, Eliane et Maxime, ces jeunes femmes que le narrateur voit régulièrement dans un restaurant et qu'il se plaît à croquer dans son carnet.

Ces éphémères contacts avec la gent féminine ne suffisent à guérir le personnage de son «inespoir», à combler le vide. Puis viendra le printemps, et avec lui Jocelyn, jeune homme désinvolte rencontré au Resto du village, dont la simplicité juvénile et la gouaille populaire fascineront malgré lui ce misanthrope en puissance, lui offrant, enfin, quelques «heures multicolores» qui déteindront sur la blancheur de l'absence.

La beauté de la langue

Il y aurait beaucoup à dire sur ce roman foisonnant malgré la solitude de son narrateur, ample comme la parole de celui qui est habitué de longue date à disséquer ses manques, touffu malgré l'inappétence de cet antihéros à établir des rapports avec ceux qu'il tant de mal à considérer comme ses semblables. Mais c'est surtout la langue, la merveilleuse beauté de la langue qui enlève le lecteur, qui lui fait même apprécier les détours et les multiples circonlocutions de cette âme qui dit son inaptitude à vivre puis son retour à la vie en un long et flamboyant monologue.

La richesse du vocabulaire, la sensualité des sonorités, les volutes déliées de ce discours qui s'enroule et se déroule au gré des états d'âme du locuteur manifestent une indéniable maîtrise de l'écriture, une maîtrise que l'on rencontre rarement dans un premier roman, surtout de cette ampleur (qualitativement et quantitativement parlant) et qu'il faut saluer ici. Gageons que Suzanne Favreau n'en est pas à ses premières armes en écriture et qu'elle nous réserve, pour l'avenir, d'autres belles surprises. Ce dont on ne peut que se réjouir.

Cinquantième de Refus global.

Événements du PÉQ de l'université McGill
9 au 11 novembre 1998

Le lundi 9 novembre 1998

1. Allocation de Jacques Allard-Département d'études littéraires de l'UQAM
Lecture socio-critique du manifeste *Refus global*
14h00-15h15 Salon des Professeurs, pavillon Peterson-3460, rue McTavish
2. Présentation du film «Les enfants de Refus global» de Manon Barbeau
15h30-17h00 Auditorium du Musée Redpath
3. Table ronde: Impact du film «Les enfants de Refus global» et importance de *Refus global* 50 ans après sa publication
17h00-18h30 Auditorium du Musée Redpath, 859, rue Sherbrooke Ouest
Intervenants:
Normand Baillargeon (Département des Sciences de l'éducation-UQAM)
Jean-François Nadeau (Éditions Typo et L'Hexagone)
Louise Vigneault (Département d'histoire de l'art-McGill)
Modératrice: Patricia Smart (Département d'études françaises-Carleton)

Le mardi 10 novembre 1998

4. Grande conférence Desjardins
Conférence de Patricia Smart-Université Carleton
Auteure du livre *Les Femmes du Refus global*
Refus global: genèse et métamorphoses d'un mythe
17h30-19h00 Auditorium du Musée Redpath
Pour information et réservation:
Programme d'études sur le Québec
Tél: 398-3960
www.arts.mcgill.ca/programs/qs

Nouvelle Revue

ARGUMENT

POLITIQUE, SOCIÉTÉ ET HISTOIRE

ÉDITORIAL • TRIBUNE • DOSSIER
L'avenir de nos illusions. De la noirceur, de la tranquillité et de la révolution présumées • Pierre Elliott Trudeau et son maître. Une éducation politique • CONTRIBUTION LIBRE Re-quiem pour un conflit générationnel ENTREVUE Démocratie et nation. En-tretien avec Pierre Manent AUTOUR D'UN LIVRE: Five Roads to Nationalism de Liah Greenfeld • CHRONIQUE DES AMÉRIQUES Américanités distinctes FIGURE DE PENSÉE Cinq instantanés pour un portrait de Franz Rosenzweig

comité de rédaction

Francis Dupuis-Déri,
Daniel Jacques,
Stéphane Kelly,
Antoine Robitaille,
Daniel TanguayEn vente
chez votre
libraire
ou par
abonnement
chez
l'éditeurLES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
Télécopieur: (418) 656-3305
Courriel: presses@pul.ulaval.ca

Où allons-nous dîner, my love?

Josée Blanchette
101 restos

Les meilleures tables de Montréal · 1999

TRADUCTION DE PAUL DON

Après avoir tenu quinze ans la chronique des restaurants au *Devoir*, Josée Blanchette nous livre ici le fruit de sa sagesse et nous permet d'explorer en toute tranquillité et confiance le paysage gastronomique montréalais.

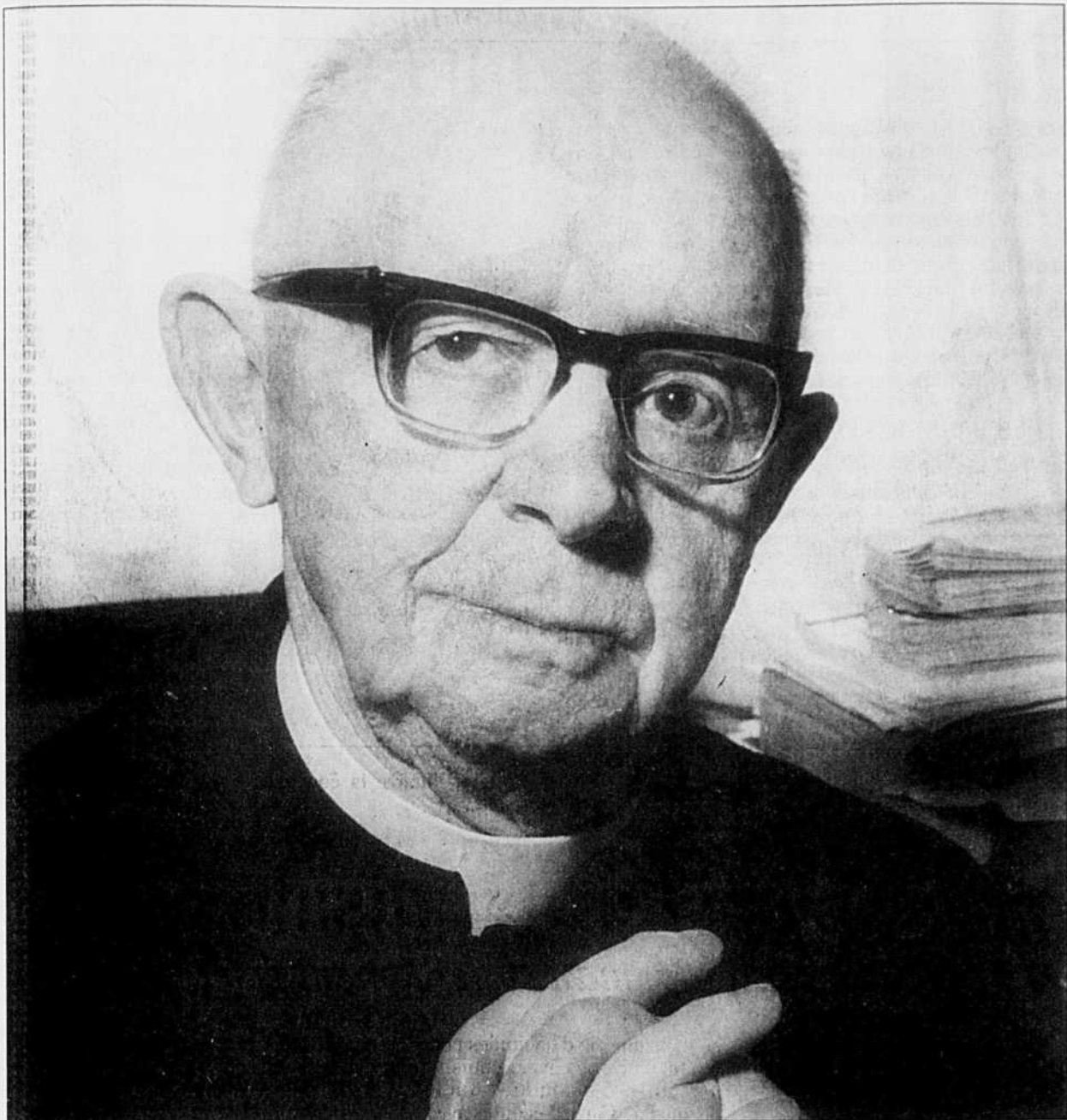
272 pages • 15,95 \$

C'EST BIEN MEILLEUR
LE MATIN 951Boréal
Qui m'aime me lise.

LE DEVOIR

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS



La réhabilitation du rôle majeur joué par Lionel Groulx dans la pratique et l'institutionnalisation de l'historiographie au Québec est un des axes principaux de l'ouvrage de l'historien Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*.

Brasse-camarade historique

FAIRE DE L'HISTOIRE AU QUÉBEC

Traduction de l'anglais par Pierre R. Desrosiers
Ronald Rudin
Septentrion, Sillery, 1998, 280 pages

BULLETIN D'HISTOIRE POLITIQUE

Automne 1998, Comeau & Nadeau, Montréal, 1998
230 pages

Je serai affirmatif: le livre de l'historien Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*, est assurément l'essai le plus roboratif de la saison. Polémique sans agressivité, savant sans présomption, original sans extravagance, ce projet, dont l'intention principale est de traiter «des rapports entre l'historiographie et la société globale québécoise tout au long du XX^e siècle», marque un moment important de la réflexion historiographique actuelle.

Basé sur la thèse selon laquelle «tout au long du XX^e siècle, des générations successives d'historiens québécois ont produit des œuvres qui reflétaient à la fois l'évolution de leur profession et les changements survenus dans leur propre société», cet ouvrage s'articule autour de quatre axes principaux: une réhabilitation de rôle majeur, central, joué par Lionel Groulx dans la pratique et l'institutionnalisation de l'historiographie au Québec, une présentation relativement détaillée des thèses opposées défendues par les représentants de l'école de Montréal (Frégault, Brunet, Séguin) et ceux de l'école de Laval-Québec (Trudel, Ouellet, Hamelin), une récusation de la notion libérale (aussi dite whig) selon laquelle l'historiographie serait en constant progrès et, finalement, une critique du courant que Rudin nomme révisionniste (Linteau, Durocher, Robert et d'autres) qui postule une normalité dans l'évolution historique du Québec et qui se réclame de l'objectivité scientifique.

L'axe central, cependant, reste la critique du révisionnisme puisque c'est elle qui détermine l'ensemble du propos. Il existe, écrit Rudin, un paradoxe révisionniste que Jean-Paul Bernard, lui-même lié à cette tendance, a bien relevé: cette école, en effet, insiste pour montrer «une modernisation hâtive de la société québécoise», mais elle défend au même moment l'idée d'une «modernisation tardive de l'historiographie correspondante», ce qui lui permet, entre autres, d'ignorer l'apport majeur de Lionel Groulx.

Le rôle de Groulx

Pourtant, de dire l'historien qui enseigne à l'Université Concordia, dès le début du XX^e siècle, la notion d'histoire comme science objective apparaît, principalement portée par Groulx. La pensée de ce dernier, d'ailleurs, présente une constante évolution qui la fait passer d'une conception de l'histoire comme fabrique à héros inspirants à une autre plus consciente des déterminismes économiques et sociaux. Groulx reste marqué par son époque, mais ses travaux intègrent aussi les avancées historiographiques du temps.

Plus encore, c'est lui qui s'activera à mettre sur pied l'infrastructure nécessaire (en fondant par exemple l'Institut d'histoire de l'Amérique française et sa revue) afin d'assurer l'évolution de la profession historique au Québec. Aussi, quand les révisionnistes d'aujourd'hui tentent de nier son apport au développement de l'historiographie québécoise, ils ne font en cela que refléter, comme tous leurs prédécesseurs, «des conditions ambiantes et l'évolution de la discipline»: «A mesure que les Québécois ont entrepris, particulièrement depuis une trentaine d'années, de se donner d'eux-mêmes l'image d'un peuple depuis longtemps «moderne», Groulx est devenu une source d'embarras à cause de ses opinions sociales et politiques.»

Réfutant la prétention des historiens à l'objectivité scientifique (intention légitime mais toujours déçue), Rudin se propose aussi de présenter les versions contradictoires défendues par les écoles de Montréal et Laval, mais il refuse d'y voir un progrès par rapport à celles qui les ont précédées: «L'historiographie québécoise des années 1940 était différente de celle des années 1920, mais cela ne veut pas dire qu'elle était «meilleure.»

A Montréal, la chose fait partie de l'histoire — si on peut s'exprimer ainsi, les Frégault, Séguin et Brunet défendront

la thèse voulant que la Conquête ait été à l'origine de notre pauvreté et de notre impuissance subséquentes. Leur radicalisme à ce sujet entraînera des frictions avec Groulx qui le jugeait susceptible de provoquer la déprime et la passivité. Cependant, presque jusqu'à la mort de celui-ci, ces historiens lui garderont une estime et une admiration qui leur interdiront de souhaiter une rupture trop brutale.

La réponse de Québec

À Québec, la perspective historiographique se fera auto-critique et, défendue par Marcel Trudel, Fernand Ouellet et Jean Hamelin, privilégiera les causes internes (dont le catholicisme réactionnaire) pour expliquer le retard québécois. Inspirés par les Annalistes français, ces historiens nous diront responsables de notre propre malheur en fondant leur vision sur une approche radicalement différente de celle de l'école de Montréal.

Cela dit, malgré ses divergences de vues, les deux écoles, suivant en cela le point de vue de leurs précurseurs, s'entendent donc pour reconnaître le caractère distinct et spécifique de la société québécoise.

Les révisionnistes, eux, le nieront. Le Québec des années 1960 était une société normale, donc moderne, et son histoire, selon eux, ne différait pas non plus, sur l'essentiel, de celle d'autres sociétés occidentales: «Ce faisant, ils ont mis l'accent depuis trente ans sur les forces matérielles et ont, du même coup, marginalisé certaines articulations fondamentales de l'historiographie québécoise, par exemple le rôle de la religion et l'antipathie envers les conquérants anglais — toutes caractéristiques qui plaçaient les Québécois à l'écart de la dynamique occidentale.»

Rudin rejette cette approche. A son avis, «les historiens devraient pouvoir considérer à la fois la normalité et la spécificité de l'histoire du Québec». De plus, Rudin invite les historiographes (et leurs lecteurs) à relativiser la notion d'histoire objective afin d'admettre «la nature polémique de l'historiographie», nature qui n'exclut pas, cependant, la quête de la vérité, même si elle la reconnaît fragile et toujours aux prises «avec le problème d'équilibrer les exigences de [la] profession et celles de [la] société.»

Passionnant brasse-camarade historique, *Faire de l'histoire au Québec* réjouira ceux qui, comme moi, entretiennent des rapports troubles avec les prétentions scientifiques de certains des praticiens de ce que l'on appelle les sciences de l'homme. Il ne s'agit pas, évidemment, de répudier l'esprit de méthode. Il s'agit simplement d'accepter, dans la douleur qu'impose la modestie, que ces narrations que sont les reconstructions historiques tirent leur grandeur et leur vérité de leur complexité fragile et que le choc des visions assumées demeure la meilleure voie d'accès à une réalité toujours fuyante, celle de l'existence humaine.

La querelle épistémologique

Qu'une entreprise aussi audacieuse et provocatrice suscite la controverse, cela va de soi. On pourra lire, pour s'en convaincre, les réactions de certains historiens et sociologues (Trépanier, Deshaies, Bédard, Gagnon, Beauchemin et Bourque) à l'ouvrage de Rudin, colligées dans le *Bulletin d'histoire politique* dont le dossier principal, par ailleurs, porte sur «Les Rébellions de 1837-1838 au Bas-Canada.»

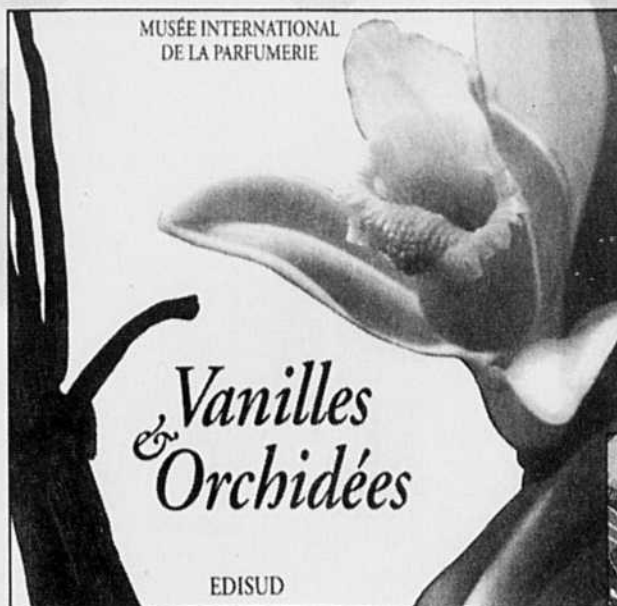
Ainsi que le mentionne Pierre Trépanier, «y a-t-il peau plus sensible que la peau d'un historien? Dans la corporation, meurtrissure vaut flétrissure, et gare à la loi du talion!» Rudin ne faisant pas dans la dentelle, il était donc inévitable que son propos déclenche une querelle épistémologique dans le monde de l'historiographie nationale.

Les critiques présentées dans le *Bulletin* sont d'égales valeurs (celles de Deshaies et Bédard se limitent, par exemple, à une tentative de réhabilitation des historiens de l'école de Montréal, passablement écorchés par Rudin), mais celle de Serge Gagnon mérite d'être prise en considération. Nuancée, honnête aussi bien dans la réfutation que dans l'adhésion à certaines des thèses «rudinistes», cette réflexion enrichit le débat en plaçant pour «une science sociale en présence de l'homme» qui saurait éviter le relativisme, considéré ici comme un piège que Rudin transforme en projet.

Permettez, en terminant, que je sermonne un peu: ce serait péché de ne pas suivre ce débat qui touche à l'essentiel.

louis.cornellier@collanau.qc.ca

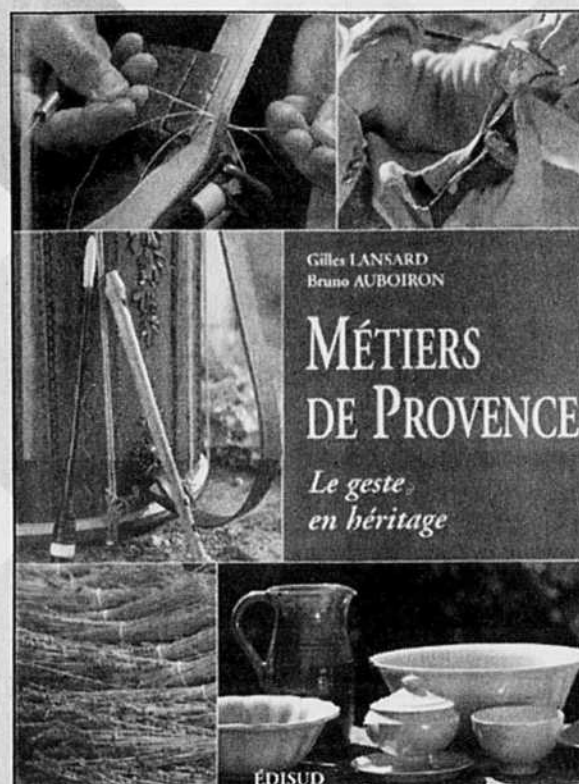
ÉDISUD



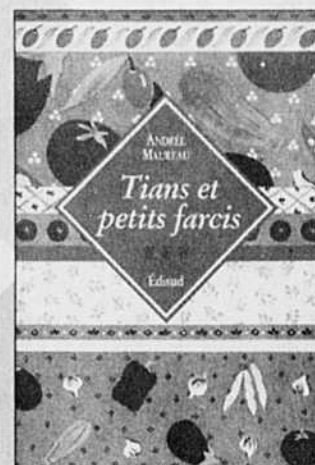
144 p., 47,95 \$



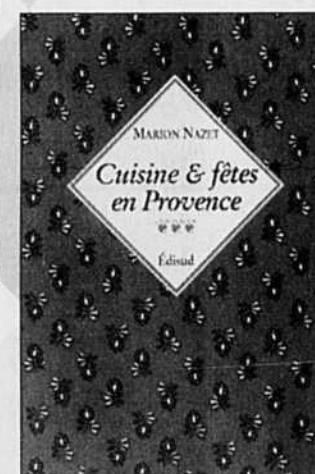
256 p., 30,95 \$



154 p., 79,95 \$



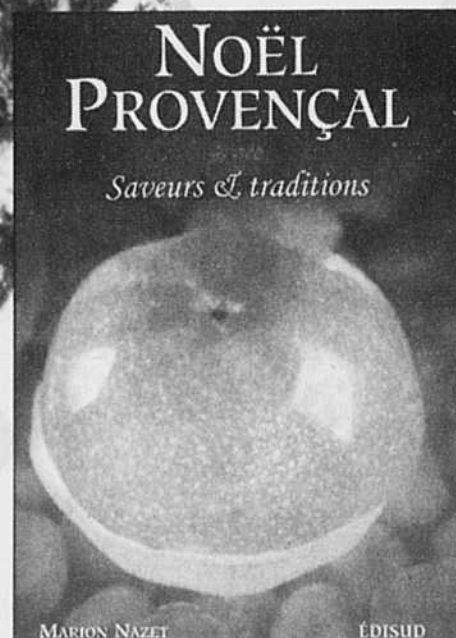
212 p., 30,95 \$



176 p., 31,95 \$



160 p., 25,95 \$



178 p., 41,95 \$

Distribution Fides

En vente chez votre libraire

LIVRES

LE LIVRE DE POCHÉ

La vie et rien d'autre

MARCEL JEAN

Explorons cette semaine cette zone dans laquelle la littérature s'abreuve directement au vécu. Explorons ce territoire que les Kerouac et les Miller ont contribué à rendre célèbre, et allons voir ce qui se trouve à la fois en amont et en aval de ces récits de vie. Du subterfuge entourant une prostituée de Vienne aux souvenirs parfois cocasses d'un jeune Sri-Lankais, la vie nous réserve des surprises.

HISTOIRE D'UNE FILLE DE VIENNE RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

Josefine Mutzenbacher
Traduit de l'allemand
Folio, Paris, 1998, 286 pages

«On dit que les jeunes putes font les vieilles bigotes. Ce n'est pas mon cas. Je suis devenue pute très tôt et tout ce qu'une femme peut faire dans un lit, sur une table, une chaise, un banc, contre un mur ou dans l'herbe, dans l'encoignure d'une porte ou dans une chambre de passe, dans le train, dans une caserne, au bordel ou en prison, je l'ai fait.» Voici comment s'ouvre ce bien singulier récit, sans auteur ni traducteur, qui a pour cadre Vienne au XIX^e siècle. La Josefine Mutzenbacher du titre a bien existé, la chronique de l'époque l'atteste, mais il semble qu'elle ait bien peu à voir avec l'écrivain qui, tout au long de cette fausse autobiographie, utilise abondamment le «je». Nombreuses furent les rumeurs à propos de l'identité de l'auteur de Josefine Mutzenbacher, la plus exquise (et la plus probable) l'attribuant à Félix Salten, rendu célèbre pour son Bambi, qui inspira Walt Disney. Mais qu'à cela ne tienne, Josefine Mutzenbacher est un récit grivois remarquablement rédigé et traduit avec une extrême élégance.

MON APPRENTISSAGE À PARIS

Casanova
Rivages poche/Petite Bibliothèque,
Paris, 1998, 412 pages

Cet ouvrage est constitué d'extraits

Josefine Mutzenbacher
Histoire d'une fille
de Vienne
racontée par elle-même



du monumental *Histoire de ma vie*, mieux connu sous l'appellation de *Mémoires*, qui constitue l'essentiel de l'œuvre de Casanova. Les extraits ici reproduits concernent deux séjours à Paris, le premier allant de l'été 1950 à l'automne 1952, le deuxième allant de l'hiver 1957 à l'automne 1959. Dans sa préface, Chantal Thomas indique qu'après Venise, son lieu de naissance, Paris joue un rôle décisif dans la vision du monde de Casanova, le libertain s'y trouvant en parfaite affinité. Mon apprentissage à Paris constitue donc une excellente introduction aux écrits de Casanova.

DERNIÈRES LETTRES

Vincent Van Gogh
Mille et une nuits, Paris, 1998
104 pages

Dans la fort jolie collection économique des éditions Mille et une nuits, voici les *Dernières lettres* de Van Gogh, qui font figure de testament esthétique du peintre suicidé. Un petit cadeau à offrir, ou à s'offrir, pour mieux comprendre les tourments du génie.

UN SILENCE D'ENVIRON UNE DEMI-HEURE

Boris Schreiber
Folio, Paris, 1998, deux tomes
887 et 967 pages

À la fin de la décennie 1980, Boris Schreiber a entrepris la publication de sa biographie romancée. Ont ainsi été publiés *Le lait de la nuit*, *Le tourmentol déchiré* et *Un silence d'environ une demi-heure*, ce dernier ouvrage valant à son auteur le prix Renaudot 1996. Recompense pleinement méritée pour un auteur de grande envergure, un esprit classique qui se plaît à sculpter les phrases avec finesse et virtuosité. Un silence d'environ une demi-heure commence au milieu des années 1930 et progresse à mesure que l'horreur gagne l'Europe et que la famille de Schreiber doit apprendre à se cacher, doit apprendre à survivre plutôt qu'à vivre. Indéniablement l'un des temps forts de la littérature française récente.

LA VIE ET MOI

Marcel Lévy
Phébus libretto, Paris, 1998
215 pages

En 1992 paraissait, aux éditions Phébus, le premier ouvrage de Marcel Lévy, *La Vie et moi*, sous-titré «Chroniques et réflexions d'un raté». Ce premier livre découlait d'une correspondance d'une quinzaine d'années entre l'auteur et son éventuel éditeur. Au fil des échanges, Lévy avait soumis de nombreux textes à l'éditeur

MICHAEL ONDAATJE
UN AIR DE FAMILLE



et celui-ci, tout en reconnaissant leur valeur, les jugeait tous impropres à la publication. Lui parvint, enfin, un texte qui avait le potentiel pour devenir un livre. Il s'agissait du récit de la vie de l'auteur, ou si vous préférez d'un traité sur l'art de manquer sa vie. Le succès fut immédiat et Marcel Lévy devint, à 93 ans, un débutant en vogue. Cette *Vie et moi* est un petit livre à l'humour citronné qui a de quoi réjouir ceux qui méprisent l'arivisme.

DES BARBELÉS DANS MA MÉMOIRE

Alain Stanké
Stanké, 10/10, Montréal, 1998
191 pages

Depuis sa première édition, en 1969, sous le titre *J'aime encore mieux le jus de betterave!*, on a vendu une quantité phénoménale d'exemplaires de ce livre, vibrant témoignage d'un enfant qui, à cinq ans, commence un troublant périple au cœur des atrocités de l'Histoire. Il s'agit d'un texte émouvant, fidèle à son projet de présenter la guerre à travers une sensibilité d'enfant. On peut regretter, cependant, qu'Alain Stanké l'éditeur n'ait pas donné à Alain Stanké l'écrivain tout l'appui qu'il méritait. En effet, la qualité matérielle du livre laisse à désirer, les caractères typographiques étant trop petits, les marges presque inexistantes et l'impression trop pâle.

UN AIR DE FAMILLE

Michael Ondaatje
Traduction de l'anglais
par Marie-Odile Fortier-Masek
Points, Paris, 1998, 219 pages

Starifié par l'adaptation cinématographique de son dernier roman, *L'Homme flamé*, devenu *Le Patient anglais*, Michael Ondaatje raconte ici sa famille, une collection d'excéntriques capables de traverser les catastrophes avec une inaltérable bonne humeur. Un air de famille est ainsi un petit ouvrage de facture très moderne qui, comme l'écrit Michèle Gazier dans sa présentation, «dépasse le champ de l'intimisme, traverse les hautes plaines du roman, flirte avec les chemins tortueux de la poésie la plus libre et s'enracine dans ces territoires où naissent les contes, les mythes, les épopées.»

... ET LA MER N'EST PAS REMPLIE

Elie Wiesel
Points, Paris, 1998, 620 pages

Quelques mots, enfin, pour souligner la parution en format de poche, il y a quelques mois déjà, du second tome des mémoires d'Elie Wiesel, romancier célèbre (*L'Aube*; *Le Testament d'un poète juif assassiné*) et prix Nobel de la Paix en 1986. Dans *... Et la mer n'est pas remplie*, suite de *Tous les fleuves vont à la mer*, Wiesel est un homme mûr (il a 40 ans au début du livre) et se consacre désormais à militer pour les victimes de l'oppression, ce qui lui vaudra le Nobel, la célébrité instantanée et la curieuse solitude qui en découle.

LE NOMBRIL DE SCHEHERAZADE
Pierre Karch
ROMAN

Éditions
Prise de parole
18 \$



La lune sauta dans son lit
avec une telle impudeur que
Sam en oublia sa solitude.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

ESSAIS

QUÉBEC

18 septembre
2001Claude
Bariteau

QUÉBEC AMÉRIQUE

L'avenir du Québec

Être une minorité ou former un peuple

QUÉBEC, 18 SEPTEMBRE
2001

Claude Bariteau
Québec Amérique, Montréal, 1998,
385 pages

MICHEL VENNE
DE NOTRE BUREAU
DE QUÉBEC

Claude Bariteau est anthropologue. Il enseigne à l'Université Laval. Il est souverainiste. Et il trouve que le débat sur la souveraineté du Québec doit être réorienté, comme d'ailleurs, en partie, le programme du Parti québécois. Il a rassemblé ses idées sur cette question dans un livre paru cet été. Un livre qui remet en question des dogmes et qui propose de s'ouvrir l'esprit aux dimensions modernes de la souveraineté.

Dans *Québec 18 septembre 2001*, l'auteur développe au fond quatre grandes idées. ■ Minorité ou nation: La population du Québec n'a que deux parcours possibles: 1) demeurer au sein du Canada et accepter de se développer dans le cadre de la Constitution de 1982; ou 2) devenir souveraine avec les droits et responsabilités que confère ce statut sur la scène internationale. Le premier parcours est celui des minorités. Il n'a rien d'original et rassemble seulement dans l'ethnicité. Le second est celui des peuples. Il débouche sur la citoyenneté.

Choisir le premier parcours, c'est privilégier la résistance. Il en résultera une accentuation du repli ethnique, en particulier pour les Québécois d'origine française, et une détérioration du tissu social. Voilà qui ouvrira la voie à l'irradiation au Québec de la conception canadienne du développement

aussi de la nouvelle définition de la nation canadienne: une nation avec deux langues officielles composée de peuples autochtones et de communautés culturelles. Ce choix implique l'abandon du rêve québécois. C'est le prix à payer.

Le second parcours est «moins coûteux» mais plus exigeant. La souveraineté, si elle s'exprime aujourd'hui en interdépendance avec les autres pays, confère des pouvoirs supérieurs à ceux auxquels les minorités ont accès.

■ Du contexte canadien au contexte international: Aujourd'hui, plus que jamais, la question du Québec ne peut d'aucune façon être séparée du contexte international, écrit Bariteau. Les Québécois ont tendance à concevoir leur souveraineté en conservant des liens avec le Canada plutôt qu'en rapport avec le reste du monde, ce qui est précisément ce que recherchent les élites fédéralistes du Québec. Cette façon de concevoir la problématique de la souveraineté a comme conséquence de l'enfermer dans un carcan ethno-nationaliste. Bariteau reproche à certains souverainistes de défendre toujours la thèse des deux nations fondatrices au moyen d'un partenariat avec le Canada et, partant, de prolonger le rêve d'être un jour compris dans ce pays.

■ Le Québec dominé par l'indirect rule: Penser la souveraineté en lien avec le Canada est une contradiction qui découle de l'engrenage particulier engendré par la pratique de l'*Indirect Rule*, soit la méthode employée d'abord par les Britanniques après la conquête puis par les Canadiens anglais, appuyés par l'élite fédéraliste québécoise, pour donner aux Canadiens français un peu de pouvoir sur les questions qui concernent leur identité tout en conservant pour eux les pouvoirs sur le reste de la vie commune.

■ Le citoyen québécois n'est pas que francophone: «Ce n'est pas parce que 60 % et plus de francophones auraient voté en faveur de la question posée qu'il y a une légitimité quelconque pour créer un État souverain au Québec», affirme l'auteur. Un changement s'impose dans le programme du Parti québécois qui véhicule un projet national construit selon une problématique culturelle qui, en bout de piste, conforte les tenants d'un fédéralisme renouvelé.

Une nation de citoyens

Bariteau croit que le Parti québécois devrait recentrer son projet politique en le fondant sur une conception civique de la nation. S'appuyant sur les idées de Jürgen Habermas, Bariteau soutient l'idée d'une culture politique commune comme moyen de consolider la citoyenneté dans le contexte multiethnique du Québec.

Il conteste ainsi partiellement l'idée d'accorder des droits collectifs aux anglophones et aux autochtones. Deux problèmes, dit-il, avec cette approche: celui de conforter des enclaves au sein de la société; celui de nier la possibilité à d'autres cultures de s'exprimer dans le projet national québécois.

La meilleure façon de tenir compte de la diversité culturelle, plaide l'auteur, est par l'attribution de droits individuels. Par exemple, les droits conférés aux Québécois de langue anglaise doivent être, à son avis, aux individus et non à la communauté.

«Il importe que tous les Québécois s'identifient à la nation politique qu'ils créent. Plus ils le feront, moins ils penseront à leurs nations de référence. Et si tel est le cas, les Québécois d'origine française se sentiront moins en deuil de leur nation et plus fiers d'être membres de l'État souverain du Québec», soutient l'auteur. Cela dit, le français sera toujours la langue de la citoyenneté, précise-t-il.

«Si des assises culturelles servent de tremplin, celles-ci ne constituent toutefois pas la base à partir de laquelle se construit l'État souverain», écrit Bariteau.



Piquant!

«Tout l'monde debout»
avec Patrick Huard
et Véronique Cloutier

Du lundi au vendredi
de 6 h à 9 h



Pierre Bourgault
Commente l'actualité
Vers 7 h 40
du lundi au vendredi

ÉMOTION ROCK
CIEL
98,5 FM

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

L'avenir de la guerre

LA GUERRE PARFAITE

Thérèse Delpech
Flammarion, Paris, 1998, 156 pages

Nietzsche avait évoqué «le XX^e siècle comme le siècle des guerres». Et l'époque qui s'ouvre ne s'annonce nullement pacifique. La lecture de *La Guerre parfaite*, de Thérèse Delpech, politologue, jadis conseiller du premier ministre français sous Juppé, est à cet égard convaincante.

Encore des guerres donc, malgré les horreurs dégoûtantes de notre temps. Malgré les hymnes grando à la Lennon et les larmes de «fin de guerre froide» de Sting. Rien n'y fait. Vous dites qu'il n'y a que les naifs qui croient la contraire. Mais encore. Quelles sortes de guerres nous réserve l'ère à venir? Ou et comment semblent germer les conflits du futur? Deux questions auxquelles ce petit livre dense et riche nous permet d'apporter nombre d'éléments de réponse.

Deux tensions

Deux tensions traversent la réflexion de l'auteure: l'ancien et le moderne, la raison et la passion.

On a beau dire (et entendre) qu'il faut se tourner vers l'avenir, celui-ci ne tombe jamais des nues! Il est entre autres forgé par des forces éternelles. Delpech aurait notamment pu citer Morgenthau, écrivant que «la nature humaine, dans laquelle les lois de la politique ont leurs racines, n'a pas changé depuis le temps où les philosophes classiques de la Chine, de l'Inde et de la Grèce ont tenté de découvrir ces lois».

D'ailleurs, le livre de Delpech, visant essentiellement à entrevoir l'avenir, s'ouvre sur une belle étude de l'Iliade. Qu'est-ce qu'Hector et Achille peuvent bien nous apprendre sur les

guerres du XXI^e siècle? L'auteure est formelle: le récit fabuleux de la guerre de Troie, c'est «la mère de toutes les batailles» parce que des dieux «interviennent à plusieurs reprises pour relancer un conflit que les hommes cherchent à arrêter». Ceci étant formulé autrement, par le rationnel Thucydide: la guerre «se plaît à multiplier les hasards». La guerre est contingence. L'imprédictibilité la caractérise.

Abstrait tout cela? Non, car Delpech, dans ces allers et retours entre grands textes et actualité, cherche à réfuter un



Antoine Robitaille

Réfuter un mythe actuel: la fin des guerres

mythe actuel, une croyance contemporaine: «l'illusion de la fin des guerres». Depuis la guerre du Golfe, n'entend-on pas régulièrement que la technologie aurait changé la nature même de *polémos*. Que le monde développé en général, et les États-Unis en particulier, aurait acquis une «supériorité décisive», annonçant autant de «conflits brefs, vite gagnés». Delpech rapporte les récents propos de l'amiral William Owens selon qui «la technologie peut permettre à l'avenir aux forces américaines de dissiper l'éternel "brouillard de la guerre". La domination complète du champ de bataille pourrait désormais être à notre portée».

Discours d'ingénieur, «positiviste», difficile à avaler, explique Delpech, «pour un Européen qui a de la chose militaire une vision spontanément plus politique et sans doute aussi plus pessimiste que celle de l'Amérique». Voilà, aux yeux de Delpech, la leçon que l'Europe, qui a une longue et tragique expérience de la chose sur son propre sol, peut apporter à notre continent. Bref, rappelez-vous du Vietnam et de l'Afghanistan.

La technologie

Mais Delpech ne tombe pas dans le piège de l'Européenne qui a tout vu, tout prévu. Et malgré le temps long dans lequel on pense l'expérience humaine sur le Vieux Continent, le nouveau monde a en partie raison: «l'idée que la technologie peut transformer la nature de la guerre n'est pas en soi fautive», écrit-elle. Même s'il y a des réserves, travers humains éternels, à la limite répétitions de l'histoire (Hitler comme Napoléon en Russie), même si des «ruses antiques» jouent encore, il y a du nouveau sous le soleil.

Ainsi, nous serions, aux dires de Delpech, «à l'aube d'une révolution militaire de grande ampleur grâce aux possibilités ouvertes par les technologies de l'information, les frappes à longue distance, les armes intelligentes et une nouvelle utilisation de l'espace».

Certes, mais ceux qui ont la supériorité militaire doivent être conscients que, dans une ère de l'information, les techniques circulent. Et la politique supplante toujours le militaire. Face aux grandes puissances occidentales, les pays pauvres peuvent se doter d'un attirail d'armes biologiques et chimiques. Aussi, s'en tenir à une analyse de la dissuasion nucléaire héritée de la guerre froide serait risquée. «La détention d'armes nucléaires n'est stabilisante que lorsqu'elles sont détenues

par des nations qui respectent le statu quo. Leur détention par des puissances en pleine expansion comme la Chine [...] est un facteur potentiel de déstabilisation de l'ordre mondial.» Rappelons ici les récentes démonstrations de force nucléaire du Pakistan et de l'Inde.

Nulle clarté dans les guerres à venir. Pour plusieurs raisons. Elles seront de moins en moins interétatiques. On connaît souvent mal les forces qui s'opposent, comme dans «l'interminable tuerie» algérienne, comme dans les actes terroristes contre lesquelles l'Amérique du Nord n'est plus immunisée. Les acteurs en présence ont des comportements moins prévisibles. Les soldats «ne sont plus censés mourir dans les conflits armés: [les] civils massacrés font étrangement face au "zéro mort" des militaires».

Aussi, «ceux qui vivent de l'information peuvent mourir de l'information». On peut entrevoir des conflits d'informaticiens, détruisant des réseaux de communications.

Gagner la paix

Et pour ces raisons, non seulement la distinction entre guerre et paix sera de plus en plus floue, mais «gagner la paix» deviendra un défi redoutable. Les suites des deux conflits du Golfe et de la Bosnie le montrent: «Les inspections durent en Iraq depuis sept ans et la force multinationale va devoir rester en Bosnie au-delà de 1998.»

Compte tenu de cela, mais aussi des incertitudes géopolitiques liées à la croissance des inégalités mondiales et au destin des géants tels la Russie, la Chine, l'Inde, l'ASEAN (Association of South East Asian Nation), on peut l'affirmer sans hésitation: il y a du brouillard à l'horizon.

Pour éviter les conflits dans cette imprévisibilité extrême, Delpech, optimiste, fait le pari de tabler sur la raison, consciente de ses limites. L'avenir?

«Il dépendra de l'intelligence qui sera consacrée à la compréhension du présent, de la volonté d'agir pour prévenir les crises avant qu'elles ne dégèrent, et d'une part de chance. Les deux premières conditions dépendent des hommes. La dernière doit être laissée aux dieux.»

Le lointain et l'infini

La fuite par la littérature et l'art

CHER MONSIEUR

KAWABATA

Rachid El-Daif
Traduction de l'arabe
par Yves Gonzalez-Quijano
Éditions Sindbad-Actes Sud, Arles
1998, 160 pages

NAÏM KATTAN

Ce roman est publié dans la collection «Mémoires de la Méditerranée», grâce au concours de la Fondation européenne de la culture. La collection paraît dans huit langues européennes et comprend des recits, des romans écrits en arabe qui présentent aux lecteurs européens des facettes, des dimensions d'un héritage partagé.

Rachid El-Daif est né au Liban. Auteur de poésie et de romans, il enseigne la littérature arabe à l'université libanaise à Beyrouth. Pour raconter son enfance dans un village maronite de la montagne et faire le récit de sa participation à la guerre qui a déchiré son pays, il choisit d'adresser une longue lettre à l'écrivain japonais Kawabata, prix Nobel, qui se donna la mort en 1972. Ne l'ayant jamais connu personnellement, cela lui permet d'établir une distance dans un récit de vie, adressé à un inconnu, au surplus mort, et de décrire un pays déchiré par les luttes sanglantes et les contradictions, un pays dont il recuse le système social et les traditions archaïques mais dont il aime la terre et la lumière.

Une bouteille à la mer

Il admire les écrits de Kawabata et il lui semble que le célèbre écrivain est un proche, susceptible de comprendre sa missive qui, en fait, est une bouteille lancée à la mer. Le narrateur évoque sa dure enfance, faite de restrictions, d'une sévérité qui atteint la cruauté, qui s'explique par la rudesse de sa terre, l'incertitude des récoltes d'olives et l'étroitesse des traditions surannées. Le village maronite est écartelé par la lutte des clans, des vendettas, et le sang y coule vite, souvent, pour les raisons futiles, absurdes.

Adolescent, il cherche à échapper

à cet univers étouffant en se transplantant à Beyrouth ou, à l'université, il découvre le communisme et où il est happé par la guerre fratricide qui ensanglante la ville. Beyrouth apparaît comme une ville tentaculaire, un univers aux frontières délimitées par les territoires chrétiens, musulmans et palestiniens. Les mots d'ordre, les slogans du parti communiste au sein duquel il militait reglent tous les problèmes des révolutionnaires qui se considèrent comme de futurs martyrs. La Cause apporte toutes les solutions par la magie et la puissance des clichés.

Recit tragique en dépit de la constante ironie qui sert à établir une distance, accentuée par la forme de lettre adressée à l'écrivain japonais. Cependant, pour l'écrivain, le réel demeure insupportable, quelle que soit la manière dont il l'aborde. L'absurdité des événements se double de l'aveuglement des slogans qui commandent l'action et poussent au meurtre. Le narrateur rejette les rigueurs d'une enfance imposées par un père prisonnier des traditions et de sa propre ignorance. Aussi, la guerre où s'accumulent malheurs et meurtres, apparaît comme la poursuite d'une lutte souterraine qui gouverne la vie du village, où la violence éclate à tout moment.

Au seuil de la mort, le narrateur recouvre miraculeusement la vie mais ne retrouve pas d'apaisement et son interrogation n'aboutit même pas à un début de réponse. Seuls restent les mots et seul survit l'écrit: la lettre d'un écrivain qui a frôlé la mort à un autre écrivain qui était allé au-devant d'elle.

LUMIÈRE FUYANTE

Mohamed Berrada
Traduit de l'arabe
par Catherine Charruau
Sindbad-Actes Sud, Arles 1998
184 pages

Aussi longue que puisse être une vie d'homme, elle semble courte

quand elle est consacrée à l'infini de l'art. Aichouni, le personnage central de ce roman, en est l'illustration. Enfant, son don de peintre fut découvert par un artiste français qui l'a soustrait à la pauvreté et, en l'installant dans son villa, lui a permis de mettre en évidence son talent.

Berrada décrit Tanger avant l'indépendance du Maroc alors qu'elle était une ville cosmopolite, même si elle abritait la décadence autant que l'art.

Héritier de son bienfaiteur français, Aichouni pouvait, sans souci matériel, poursuivre sa quête artistique. Un marchand investit dans son œuvre mais, peintre avant tout, cela ne le détourne pas de la lumière fuyante qui illumine, en même temps, ses tableaux et sa vie. Une femme, Ghaylana, en est le sujet et la projection. Elle est son modèle et l'objet de son désir. Il l'aime mais leur lien ne peut pas aboutir à la construction d'un foyer, à une vie quotidienne commune. Elle le quitte, se marie et, pour élever sa fille, s'expatrie à Madrid où elle s'adonne à la prostitution.

Les années passent et cette fille, Fatima, devenue à son tour une belle femme, rejoint l'amant de sa mère, tombe dans ses bras et lui permet de poursuivre son rêve d'homme et sa quête d'artiste. En conflit avec sa mère, elle s'en sépare mais comme elle, elle a besoin d'ancrage, d'un point fixe, d'un foyer. A son tour, elle quitte Aichouni et lui envoie une longue lettre où elle lui raconte son enfance, la vie de sa mère et son rapport avec son père. À l'encontre de la figure traditionnelle de l'homme arabe, ce dernier n'a aucune reticence à affirmer son affection pour sa fille, accepte son comportement libre et ferme les yeux sur les pratiques de sa femme.

Lumière fuyante se situe à grande distance du roman social ou politique. Ce qui préoccupe Berrada est la difficile réconciliation de l'art et de la vie. Pour y parvenir, il y a un prix à payer et Aichouni sacrifie la quiétude du foyer, cette lumière fuyante, pour l'art qui est perpétuelle incertitude.



SOURCE CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1991
La fin de la guerre du Golfe à Koweït City

LIVRES D'OCCASION

Récents et anciens
Achat • Vente

La **BOUQUINERIE**
au plateau

799, avenue du Mont-Royal Est
(angle St-Hubert)
(514) 523-5628

BOUQUINERIE
SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis
(angle Duluth)
(514) 288-5567

Le bon choix est à la librairie Gallimard

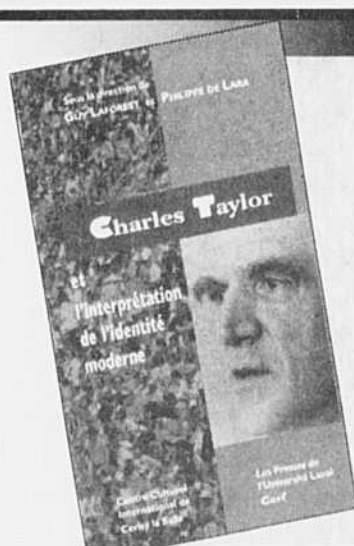
3700 boul. St-Laurent, tél. : 499-2012

Nouveautés

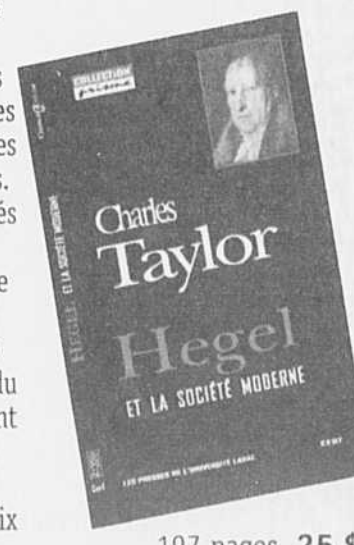
LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
LAVAL

COLLECTION
prisme

La collection «Prisme» se définit comme l'un des lieux de vigilance dans la société québécoise contemporaine. On y accueille des perspectives critiques face aux idées dominantes, des approches novatrices dans l'étude des réalités politiques. Des efforts particuliers sont déployés pour promouvoir la relève intellectuelle. On réserve aussi une place de choix à des traductions d'essais importants écrits par des auteurs anglophones du Québec et du Canada. Cette collection aura atteint ses objectifs si elle parvient à surprendre le public éclairé, à le déranger, à lui faire entendre des voix ignorées ou oubliées.



372 pages, 38 \$



197 pages, 25 \$

ROSE DES SABLES
Hédi Bouraoui

CONTE

Les Éditions
du Vermillon
15 \$



Hédi Bouraoui
ROSE DES SABLES



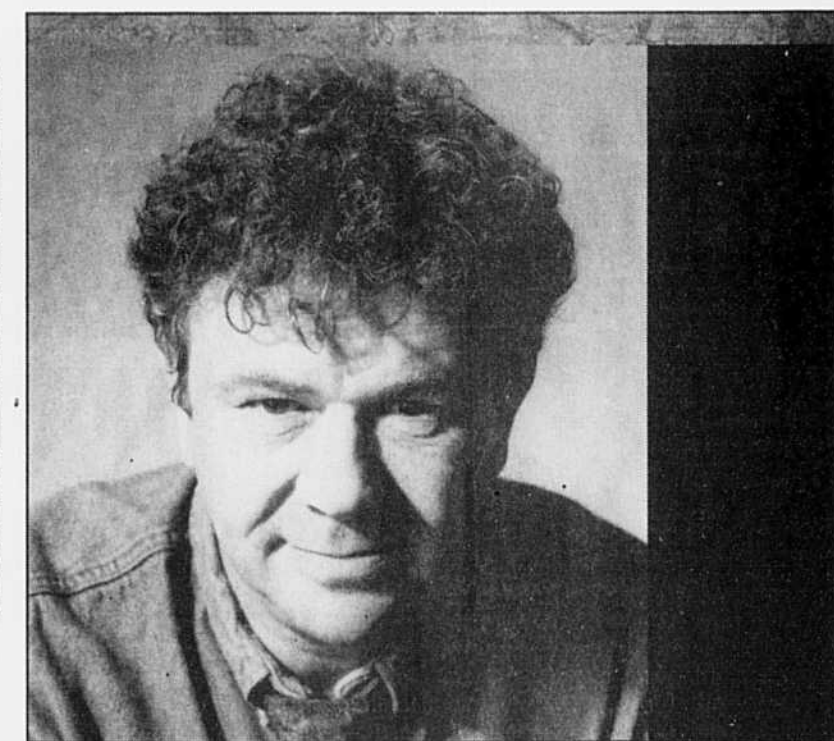
GRAND PRIX
du Salon du livre
de Toronto 1998

J'ai choisi de vivre
et de mourir au cœur
d'alphabets inconnus.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

PIERRE-YVES
BOILY

LES SECRETS
DE LA
PSYCHOTHÉRAPIE
ET DE LA
RELATION D'AIDE
ENFIN DÉVOILÉS.



essai
16,95 \$

LE GROUPE
VILLE-MARIE
LITTÉRATURE
vib éditeur
La passion de la littérature

LIVRES

Alexandra Marinina

La tsarine du polar

Son œuvre jette un regard intime sur le 38, rue Petrovka, siège de la milice de Moscou.

En Russie, l'ex-lieutenant-colonel Marina Alexeïeva — plus connue sous le nom d'Alexandra Marinina — est devenue en deux ans un véritable phénomène éditorial au point que ses romans policiers s'arrachent tant dans les librairies que dans les rues de Moscou.

MICHEL ABESCAT
LE MONDE

Les gazettes l'ont surnommée «la tsarine du polar» ou «l'Agatha Christie russe», même si ses livres n'ont rien à voir avec l'œuvre de l'auteur du *Meurtre de Roger Ackroyd*. Qu'importe. L'histoire d'Alexandra Marinina fait déjà partie de la légende. Celle de ces *success stories* à la russe, emblématiques du début des années 90. Écoutez plutôt.

Mariée à un flic de haut rang, celle

que l'état-civil connaît sous le nom de Marina Alexeïeva était, jusqu'en février, lieutenant-colonel au ministère russe de l'intérieur. Son grand-père, dans les années 30, fut président du tribunal de la région de Leningrad. Anatoli Alexeïev, son père, enquêteur à la brigade criminelle, puis chef du service de la répression du banditisme à la direction de la police judiciaire de l'URSS. Sa mère, Lidia Alexeïeva, est aujourd'hui encore, premier vice-président de l'Académie de droit du ministère de la justice de Russie.

Criminologue de renom, auteur d'une thèse sur «l'influence des anomalies psychiques dans la personnalité des criminels» et d'une quarantaine d'ouvrages du même acabit, Marina Alexeïeva semblait naturellement destinée à inscrire ses pas dans les traces de ses aînés, quand lui prit un jour l'envie d'écrire des romans policiers. Des «détectives», comme l'on dit à Moscou. Les deux premiers furent publiés, en 1993, dans *La Milice*, la revue des fonctionnaires de police. Discrètement, bien entendu. Le destin de la «tsarine du polar» était pourtant scellé. Marina Alexeïeva s'était métamorphosée en Alexandra Marinina. Et sous l'uniforme du colonel, déjà, perçait l'auteur de best-sellers. Deux ans plus tard, elle a publié une dizaine de romans, pour la plupart consacrés aux aventures de son héroïne, Anastasia Kamenskaja, détective à la brigade criminelle de la milice de Moscou.

Les livres aux couvertures racoleuses, en contradiction totale avec leur contenu, s'arrachent aux devantures des librairies, dans les gares ou les couloirs du métro où les vendeurs à la sauvette sont pris d'assaut des premières heures de la matinée. La presse et la télévision s'emparent du phénomène. L'éditeur (Eksmo) augmente sa pression. Résultat: en l'espace de cinq ans, Alexandra Marinina en est à son vingtième titre dont cent cinquante éditions ont été publiées en Russie. Le tirage de l'ensemble dépasse les quinze millions d'exemplaires.

D'abord essentiellement féminin (85 % de femmes entre 25 et 50 ans), son lectorat s'est élargi aux hommes et aux retraités qui peuvent plus facilement accéder aux éditions de poche à cinq roubles. Les intellectuels eux-mêmes s'y sont mis et débattent dans la presse pour tenter de comprendre ce phénoménal succès. Les Izvestia titrent: «La démocratie a vaincu. Tout le monde lit Marinina.»

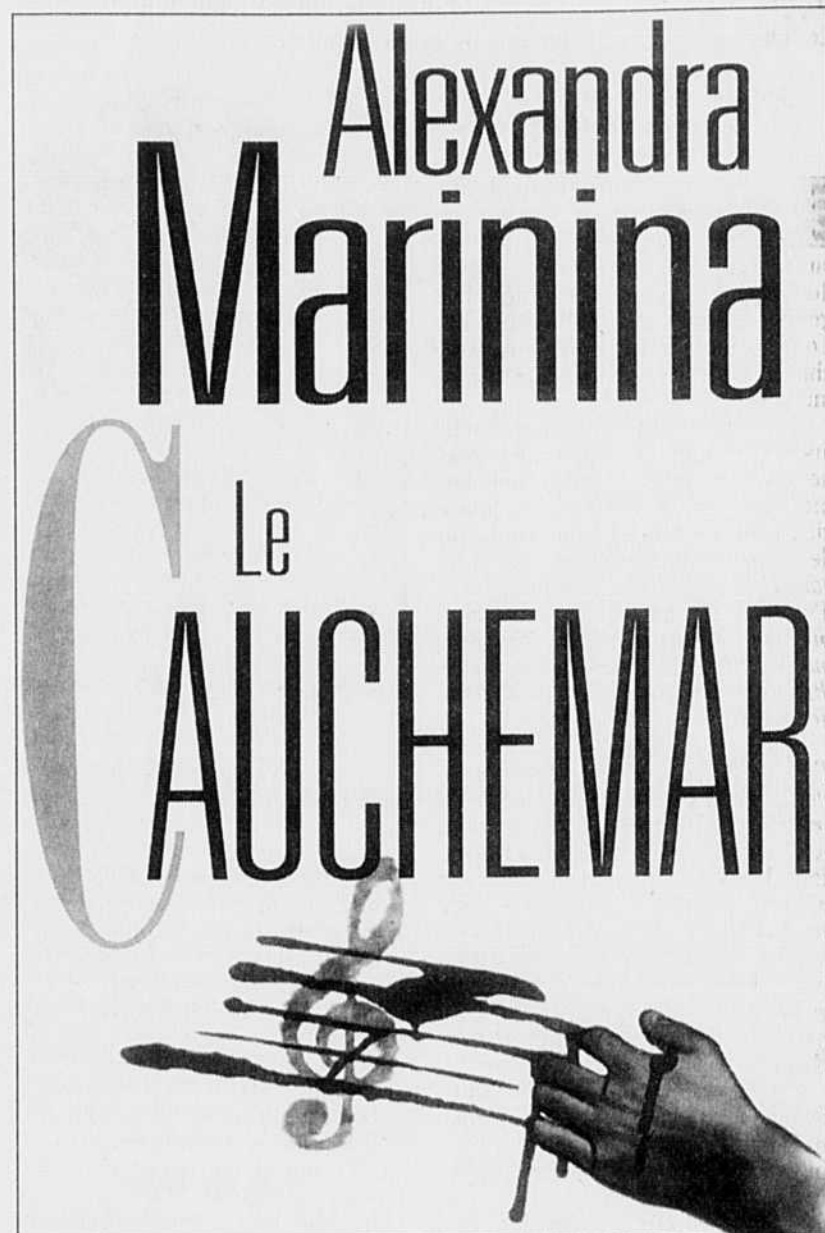
Venue à Paris pour le lancement de son premier roman traduit en français, *Le Cauchemar* (en fait le troisième titre de la série), Alexandra Marinina ne ressemble guère aux fantasmes de mante religieuse que son itinéraire avait inspirés à certains. Certes plutôt imposante physiquement (elle est grande et solidement bâtie), la «tsarine du polar» est une femme timide et réservée. Élégamment vêtue de noir, le visage en retrait derrière d'immenses lunettes-huîtres qui lui donnent de faux airs d'oiseau de nuit, Alexandra Marinina répond avec précision et modestie aux questions qu'on lui pose. Assis derrière elle, un homme encore plus discret intervient parfois dans la conversation. Cultivé et subtil, l'ex-colonel Nathan Zabokits, son ancien supérieur hiérarchique au ministère de l'Intérieur, est aujourd'hui son agent littéraire officiel.

En quelques minutes, se dessine le portrait d'une femme de devoir, complexe et mystérieuse, renfermée et casanière. Passionnée par son travail et curieusement détachée du reste. Sérieuse et solitaire comme le fut apparemment la petite fille née en 1957. «On ne peut pas dire que mon enfance

ait été heureuse. Nous vivions à Leningrad dans un appartement communautaire dont nous partagions la cuisine et la salle de bains avec deux autres familles. Mes parents avaient de grandes ambitions pour moi. À trois ans, on m'apprenait à lire. À cinq, j'avais un professeur de musique et un autre d'anglais. Ensuite, ce fut l'inscription parallèle dans une école bilingue et la classe de piano du conservatoire. Je n'avais guère le temps d'avoir des amis. Ni d'ailleurs le goût de jouer avec les autres petites filles. Mon enfance, c'était les livres et les études.»

À douze ans, Alexandra Marinina voulait devenir critique de cinéma. À quinze, après la mort brutale de son père, elle décide de prendre le chemin de la faculté de droit. «Il m'a semblé que je devais être fidèle à la tradition familiale. J'avais une vision très idéaliste, romantique même, de la police et de la justice, dominée par l'image d'un père, estimé et honoré, qui s'efforçait de démasquer les criminels. Et je n'avais jamais entendu parler à la maison du contrôle qui s'exerçait sur ces professions... Au cours de mes études, beaucoup d'illusions se sont dissipées. Et je me suis orientée vers la recherche en criminologie.»

Alexandra Marinina ressemble beaucoup à son héroïne, le major Anastasia Kamenskaja, plus souvent devant son écran d'ordinateur que dans les rues de Moscou à jouer au milicien et au voleur. Plutôt froide et cérébrale, spécialiste de l'analyse des données et de la statistique criminelles, elle est surnommée par ses collègues «l'ordinateur» à cause de sa prodigieuse mémoire. Travailleuse



acharnée, enquêteuse obstinée, elle n'aime rien tant que dénouer les fils des affaires qui lui sont confiées, surtout s'ils concernent les ressorts de la psychologie criminelle. «Mon héroïne n'est évidemment pas représentative de la police russe actuelle. Un grand nombre de ses membres sont corrompus, alcooliques et se fichent pas mal du taux d'élucidation des crimes. J'ai voulu montrer qu'il restait tout de même quelques policiers honnêtes et qui font bien leur boulot.» Dans ses livres, Alexandra Marinina ne cache pourtant pas les problèmes.

Le Cauchemar montre, de manière saisissante, la décomposition de toute la hiérarchie policière, les manœuvres d'un ancien du KGB reconverti dans la mise en place d'un vaste réseau d'influence au service des délinquants de tout poil et la faiblesse chronique de la police face au poids croissant des mafias. «Ils ont de l'argent, des effectifs, des armes, des voitures puissantes, des technologies nouvelles, s'emporte un des personnages du roman, alors que notre expertise date de l'après-guerre, que nos spécialistes ne sont pas formés aux méthodes modernes et que nous n'avons même pas d'argent pour acheter de l'essence.» C'est sans doute cela qui intéressera

le plus le lecteur. Le regard intime sur le 38, rue Petrovka, siège de la milice de Moscou. Et le portrait aigu des mentalités et de la vie quotidienne dans la Russie d'aujourd'hui. Pour le reste, le tricotage plus ou moins raffiné d'intrigues multiples, emboîtées comme des poupées russes, le foisonnement des personnages, le cocktail d'énigme, d'aventure, et de roman psychologique, voire de sitcom, la limpidité d'une écriture minimaliste offrent toute la gamme des plaisirs du feuilleton.

Dans la tourmente financière qui affecte aujourd'hui la Russie, et sa banque en particulier, la plus grande partie des droits d'auteur d'Alexandra Marinina en provenance de l'étranger ont été gelés. «Je me demande bien comment je vais payer mes impôts l'an prochain...» Elle réfléchit et continue: «J'ai peu de désirs, en fait. Même si j'avais suffisamment d'argent pour acquérir un yacht, je ne l'achèterai pas. Je n'en ai pas besoin...»

LE CAUCHEMAR

Alexandra Marinina
Traduction du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain,
Seuil/Policiers, Paris, 1998
364 pages

Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 1999

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal *Le Devoir* est le 19 mars 1999.
- La remise des prix aura lieu en mai 1999.

À gagner:

- 1^{er} prix:** Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2^e prix:** Une bourse d'études de 2 000\$
- 3^e prix:** Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au *Devoir* et à la revue *Forces*, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU
DEVOIR



1-800-267-0947

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

CONSULAT GÉNÉRAL
DE FRANCE À QUÉBEC

Société d'édition

FORCES

DIFFUSION
MULTIMÉDIA

TÉMOINS D'UNE TERRE VIVANTE

ÉVÉNEMENT MULTI-ARTS DU 22 OCTOBRE AU 6 DÉCEMBRE 1998

Maison des Arts de Laval, Salle Alfred-Pellan, 1395, boul. de la Concorde Ouest

Du mercredi au dimanche de 13 heures à 17 heures, le jeudi de 13 heures à 20 heures

Rencontres, lectures et échanges avec les écrivains du no 50 de la revue *Brèves littéraires*

Le dimanche 8 novembre à 14 heures
Animatrice: Marie Beaulieu

José Acquelin
Laurent Berthiaume
Monic Brunet-Weinmann

Patrick Coppens
Gaétane Drouin Salmon
Madeleine Dupire

Nancy R. Lange
Aurèle Le Blanc Le Pestipon
Émile Roberge

Bruno Roy
Marc Vaillancourt
Lise Florence Villeneuve

Le dimanche 15 novembre à 14 heures
Animatrice: Rollande Boivin

Anne-Marie Alonzo
François-Raymond Aylwin
Marie Beaulieu
Jeanne De Serres

Edgar Gousse
Madeleine Guimont
Claude Hamelin
Réjean Hinse

Jeanine Lalonde
Yamina Mouhoub
Andréa Nadeau

Jaclyne René
Mariève Simard
Thérèse Tousignant

Le dimanche 29 novembre à 14 heures
Animateur: Laurent Berthiaume

Jean-Raymond Béchard
Claude Bertrand
Gilbert Daoust

Chantal English
Danielle Fournier
Christiane Gagnon

Jean-Pierre Gaudreau
Jacques Gauthier
Janick Godard Ferland

Mélanie Lafonteyn
Isabelle Perrault
France Théorêt

À CHACUNE DES RENCONTRES

Visites de l'exposition en compagnie de l'artiste-peintre et graveur Monic Thouin-Perrault

La chorégraphe Diane Major interprète un extrait de sa chorégraphie «Le Cirque des silences»

ENTRÉE LIBRE

Information: (450) 662-4442



LE DEVOIR

LIVRES

VIE LITTÉRAIRE

Milliards, millions et grandes bibliothèques

Alors que notre future Grande Bibliothèque du Québec est en pleine gestation, la flamboyante Bibliothèque nationale de France (BNF) fait la une de tous les quotidiens: fiasco! cauchemar! échec! Le Québec suivra-t-il les pas de la mère patrie?

Marie-André Chouinard
Le Devoir

La question est sans doute fort prématurée, mais mérite à tout le moins qu'on la lance dans l'arène. Qu'advient-il de ce projet gigantesque auquel le gouvernement du Parti québécois, Louise Beaudoin et Lucien Bouchard en tête, ont promis quelque 75 millions?

Alors qu'on peut se permettre tout juste d'y songer, le projet québécois ne revêtant encore qu'une timide forme théorique, en France, ces jours-ci, c'est l'agitation, le scandale! La fin de semaine dernière, le quotidien *Libération* colorait sa première page d'un titre alarmiste: «Grande bibliothèque: le grand ratage. Trois semaines après son ouverture, la Bibliothèque nationale de France ne fonctionne pas.»

Allons-y voir de plus près: «Le rêve d'une bibliothèque de Babel rassemblant tous les écrits de l'humanité est en train de tourner au cauchemar», écrit en éditorial Jean-Michel Helvig, dans les pages du même journal. «La BNF voulue par Mitterrand a coûté huit milliards de francs, mais n'est pas en état de marche», poursuit un journaliste. La mémoire d'une nation interdite d'accès depuis dix jours, un système informatique aux allures d'usine à gaz, des chercheurs floués.

Le portrait est peu réjouissant. Trois semaines après sa glorieuse ouverture, dix ans presque jour pour jour après que l'idée d'une entreprise de cette taille a été lancée par le président Mitterrand, on s'alarme. Et il y a de quoi: dix jours seulement après l'ouverture de ladite bibliothèque, le système flanche. L'ordinateur, administrateur virtuel de la tenue de onze millions de livres et de demandes de quelque 2000 chercheurs — sans compter le public! — «plante». Le personnel, doublement outré car les syndicats avaient prédit la valse-hésitation de l'informatique, faute de préparation, est en grève.

Un employé s'amuse à pianoter sur le clavier. «Il tape Beaumarchais dans la case de l'auteur recherché», rapporte encore le journaliste de *Libération*. Le Mariage de Figaro pour le titre de l'œuvre. Envoi. Néant. «Deux critères, c'est déjà trop pour lui, alors que n'importe quel moteur de recherche sur le Net est capable de le faire», note l'employé.

Ailleurs, en Angleterre, le scénario contraire se produit: après avoir fait rugir de nombreux sceptiques, la British Library de Londres «a trouvé son rythme de croisière, faisant taire les controverses les plus polémiques sur ce projet, le plus coûteux et le plus long à réaliser du royaume».

En France, c'est le manque de préparation et la rapidité d'exécution, que certains avaient brandis en guise de menace peu avant l'ouverture, qui sont identifiés comme causes principales du dérapage. Pour ajouter à la déconfiture informatique, les employés se plaignent de l'architecture mal pensée du bâtiment sis quartier Tolbiac, certains ayant à arpenter «des» kilomètres (!!!) uniquement pour casser la croûte.

Numériser ou construire

À la BNF, note l'éditorialiste de *Libération*, «tout se passe comme si, dans la conception et la réalisation de cette bibliothèque, l'architecte avait oublié que des gens y travailleraient, les ingénieurs que le système informatisé nécessiterait des procédures de secours». Comme le rapportait en nos pages le collègue Christian Rioux lors de l'inauguration de l'édifice le 9 octobre dernier, «conçue d'abord comme un lieu branché sur tous les réseaux, la bibliothèque est revenue à une conception plus traditionnelle sous la pression des chercheurs». On calcule cependant que numériser ces onze millions d'ouvrages aurait coûté moins — un peu tout de même — que le coût du bâtiment lui-même (deux milliards de dollars). «Pour à peine 200 millions, ajoutait Christian Rioux, on aurait pu numériser un million de livres», c'est-à-dire les plus consultés — 80 % de la collection ne l'étant jamais.

Car autour de toutes ces tergiversations, une seule épine demeure, que certains se plaisent à retourner dans la plaie: l'argent, un édifice chèrement payé par le contribuable, français, anglais et bientôt québécois. «À l'aube de l'universalité numérique, conclut *Libération*, était-il raisonnable de sacrifier autant, financièrement, à l'ambition monumentale?»

Au Québec, nous savons encore très peu de choses de ce que préparait la présidente-directrice générale Lise Bissonnette et son conseil d'administration en coulisses. Depuis l'évocation de cette idée, en 1996 d'abord, le projet a été abondamment discuté, certaines questions ayant occupé plus d'espace que d'autres — qu'on pense seulement au long débat portant sur le choix d'un emplacement idéal pour loger l'édifice.



MARTIN CHAMBERLAND LE DEVOIR
Lise Bissonnette

Peu de voix se sont objectées au projet, et voilà sans doute pourquoi il est amusant de rapporter l'une d'entre elles, entendue ces derniers temps dans la dernière édition du magazine littéraire *Lettres québécoises*.

Construire ou acheter

C'est au directeur de la revue, André Vanasse, également éditeur (XYZ), que revient le cri d'alarme, lancé en éditorial. «La Grande Bibliothèque, une urgence?», demande d'entrée de jeu l'éditeur. «Dans les faits, on a tenu à ce point pour acquis qu'elle devait être construite qu'on n'a jamais questionné sa raison d'être.»

M. Vanasse s'inquiète du fait qu'on ait surtout évoqué le manque d'espace pour justifier la construction d'une bibliothèque mariant la Bibliothèque nationale à la Bibliothèque centrale de Montréal, alors que c'est d'achat de livres dont il devrait être question.

Il est vrai que le gouvernement de Lucien Bouchard, dans la foulée de la politique du livre et de la lecture, a octroyé récemment une quarantaine de millions de dollars — répartis en trois ans — pour l'acquisition annuelle de plus d'un million et demi de nouveaux livres destinés aux bibliothèques scolaires et publiques.

Mais, poursuit André Vanasse, doit-on continuer à «dépendre sans s'inquiéter des lendemains»? «Il ne faut pas être grand clerc pour savoir que ce projet risque de nous ruiner. Encore une fois, le gouvernement sera prisonnier du béton et incapable, à cause de cela, de consacrer assez d'argent à l'achat des livres et à l'acquisition de nouvelles collections.»

L'Heure dite

Les spectacles littéraires ont la cote. Qu'on en juge: la Petite Licorne présente *L'Heure dite* de Marie Savard, un montage de textes, de poèmes et de chants extraits de ses propres publications. Le spectacle est sous la direction artistique de D. Kimm et est mis en musique par Monique Fautoux. Mme Savard entraîne le public dans «une quête du féminin dans notre collectivité, cette société distincte, unique... selon certains, un peuple, diront d'autres». À la Petite Licorne, 4559, rue Papineau, Montréal. Jusqu'au 14 novembre, et du 19 au 21, représentations du mardi au samedi. Coût: 14 \$ pour les adultes, 12 \$ pour les étudiants, 10 \$ pour les abonnés. Réservations: (514) 523-2246.

Des mots et des sons

Dans la grisaille de novembre, une escale imaginaire au soleil mexicain ne peut que s'envisager avec le sourire. Ce lundi, l'Union des écrivains du Québec vous convie ainsi à une découverte du Mexique en compagnie de l'auteur Louis Jolicoeur. Le spectacle littéraire et musical *Salsa et tequila - Le Mexique*, dans le cadre de la série Des mots et des sons, constitue en quelque sorte une lecture-concert où se marient notes et mots. Après l'Inde, voilà le Mexique, sous les yeux d'un écrivain québécois que ce pays a inspiré. Lundi, à 19h30, à la Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, à Montréal. Réservation obligatoire: (514) 849-8540.

40 ans de l'Homme

Une exposition organisée par le groupe Sogides pour souligner les 40 ans des Éditions de l'Homme est présentée en cours à la Bibliothèque nationale du Québec (1700, rue Saint-Denis). On y présente quelques-uns des livres qui ont marqué quatre décennies d'édition. L'exposition itinérante roulera ensuite sa bosse au Salon du livre de Montréal, et ailleurs en province. Présentée gratuitement à la BNQ jusqu'au 14 novembre. La bibliothèque est ouverte du mardi au samedi entre 9h et 17h.

LIVRES PRATIQUES

De l'informatique à Internet

Pour la maison et les affaires

LA GUIDE DU PC

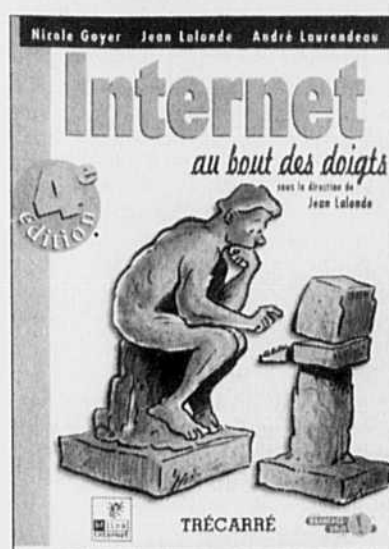
Nelson Dumais et Réjean Prévost
Les Ed. Logiques, Montréal, 1998
287 pages

Le tout dernier venu des guides d'achat! Tout pour vous aider à faire un bon choix si vous désirez acheter un PC ou renouveler votre équipement. Tout y est indiqué clairement: en premier lieu, définir ses besoins: processeurs, mémoires et périphériques. Puis préparer sa liste et comparer de façon à être mieux en mesure d'établir ce qui convient vraiment et au prix le plus avantageux. Il est utile de savoir lire entre les lignes des différentes propositions des boutiques et magasins. Les auteurs, eux, n'ont rien à vendre, sauf des explications claires, des conseils judicieux et de précieuses informations sur les nouveautés. Un outil intéressant pour qui part à la chasse d'un PC et se veut bien armé et informé... pour tenir tête aux vendeurs qui ne se privent pas de baratiner.

INTERNET AU BOUT DES DOIGTS

Sous la direction de Jean Lalonde
Ed. du Trécarré, Montréal, 1998
314 pages

Ce guide, un succès de librairie, en est à sa quatrième édition. Qu'y trouve-t-on de neuf? L'ensemble des adresses et des références a été révisé, augmenté et mis à jour; les logiciels décrits dans l'ouvrage et les procédures d'utilisation sont conçus pour l'environnement Windows 95 et 98; les utilisateurs de Macintosh trouveront des informations spécifiques soit dans le texte courant, soit dans des sections distinctes; les chapitres traitant de Netscape ont été conçus à l'aide de la version française de Netscape Communicator. D'autres chapitres présentent des ajouts particuliers tels des détails sur le branchement du réseau local d'entreprise au réseau Internet ou encore les plus ré-



cents outils de consultation. De quoi aider — en français — les explorateurs dans l'âme.

CHERCHER ET TROUVER DANS INTERNET

Louis-Gilles Lalonde et André Vuillet
Les Ed. Logiques, Montréal, 1998
139 pages

Les auteurs nous proposent douze des meilleurs outils de recherche dans le Web en nous apprenant quand et comment les utiliser. Grâce aux scénarios proposés, ils nous initient à la recherche et nous aident,

par leurs conseils, à développer nos propres stratégies de recherche. Ils nous assurent qu'en suivant à la lettre leurs indications, on trouvera ce que l'on cherche, que ce soit un site, un document, une image ou un logiciel! En feuilletant ce guide, cela semble, en effet, assez facile.

CORRESPONDANCE D'AFFAIRES ANGLAISE

Brigitte Van Coillie-Tremblay,

Madeline Bartlett
et Diane Forgues-Michaud
Les Ed. Transcontinental/Les Éc.
De la Fondation de l'entrepreneurship, Québec, 1998, 394 pages

Un livre pratique non seulement pour la secrétaire mais aussi pour l'homme d'affaires qui doit rédiger une lettre ou une note en anglais. Avec cet ouvrage, on n'a pas de quoi se tracasser si l'on ne connaît pas parfaitement la langue de Shakespeare. Les auteurs, un trio gagnant qui a déjà publié de grands succès dans le domaine du guide de rédaction, fournissent non seulement les règles d'usage de la correspondance anglaise et ses différentes caractéristiques, mais elles offrent en plus 126 modèles de documents d'usage courant: lettres, notes, contrats, cartons et autres. Tous ont été endossés par des entreprises.

LA RÉINGÉNIERIE DE LA VENTE

PAR LE TÉLÉMARKETING DE CONQUÊTE

Marcel J.-B. Tardif
Isabelle Quentin Éditeur, Coll. «Les communicateurs», Saint-Hyacinthe, 1998, 202 pages

Cet ouvrage, dont la préface est de Bernard Landry, se veut un cri d'appel à la révision permanente des processus de vente dans l'entreprise. Le télémarketing de conquête est une technique de signalisation-vente à la pièce des biens et services de consommation finale, où l'appelant traite chaque client sur la base de ses besoins et attentes personnelles avant de moduler l'offre en conséquence.

Cet ouvrage, écrit par un consultant et professeur de gestion, s'adresse avant tout aux dirigeants d'entreprise qui refusent de se faire damer le pion par la concurrence.

Renée Rowan

ENTRETIENS INÉDITS

Un moment exceptionnel!

Dans un climat de confiance, Denise Bombardier nous entraîne dans une salutaire interrogation sur la qualité de l'information à la télévision et pose un regard lucide sur sa vie, son métier, ses amours...

DENISE BOMBARDIER
TÊTE FROIDE
CŒUR TENDRE



Un homme libre!

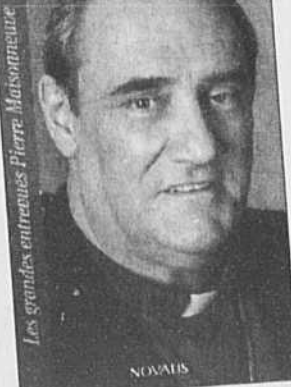
Au-delà des anecdotes et des intrigues qui se trament dans les coulisses du pouvoir, Claude Castonguay fait le bilan des grandes réformes sociales au Québec et nous amène dans les méandres de son jardin secret.

CLAUDE CASTONGUAY
UN ARTISAN DU
QUÉBEC MODERNE



DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

Jean-Claude Turcotte



JEAN-CLAUDE TURCOTTE -
L'homme derrière le cardinal

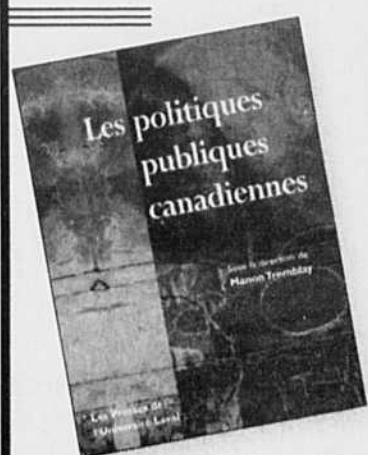
René Dupéré



RENÉ DUPÉRÉ -
Le créateur de la musique
du Cirque du Soleil

NOVALIS

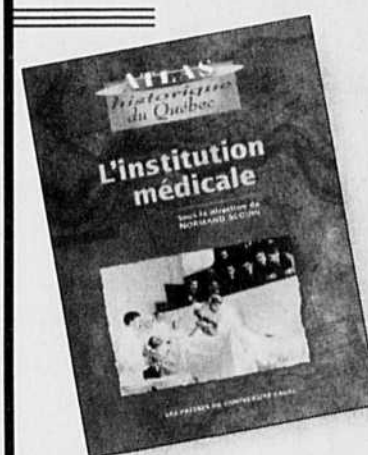
Nouveautés



326 pages, 30 \$



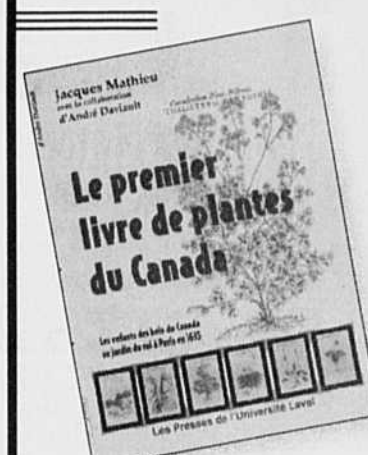
524 pages, 38 \$



208 pages, 59 \$



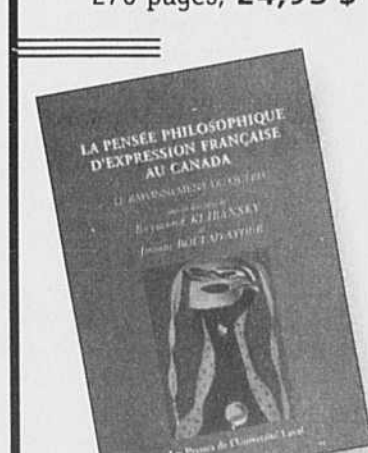
276 pages, 24,95 \$



344 pages, 35 \$



276 pages, 24,95 \$



688 pages, 42 \$



LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
LAVAL

Collection Les grandes entrevues Pierre Maisonneuve

LES ARTS

ARTS VISUELS

Graffitis américains

Haring est d'abord un «kid» imbibé d'une culture populaire marquante

RÉTROSPECTIVE KEITH HARING

Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 10 janvier

BERNARD LAMARCHE

Après l'escale inaugurale au Whitney Museum, qui l'a organisée, après des passages à Miami, à San Francisco, à Toronto, la rétrospective de l'artiste américain Keith Haring débarquait à Montréal cette semaine, au Musée des beaux-arts (MBAM). Keith Haring. Très peu ne connaissent pas Haring, dont la comète foudroyante a ébloui le monde de l'art dans les années quatre-vingt, avant que le sida n'ait raison de lui. Tous le connaissent, mais plusieurs ignorent peut-être qu'ils le connaissent. C'est que Haring, dans sa volonté de marier art et populisme, n'a jamais reculé devant la possibilité de prêter (vendre?) son coup de crayon à des «causes» commerciales. Vous vous souvenez peut-être d'une petite famille tracée au crayon coloré d'une publicité de Chrysler, il y a quelques an-

nées? Ces coups de crayon, c'était la manière Keith Haring.

Dire cela cependant, c'est ignorer la provenance de Haring, c'est se soustraire à ce qu'était l'extravagance du contexte artistique à New York lors de ces années fastes, c'est nier la dévastation montante causée par le sida à cette époque, c'est oublier l'importance qu'a prise la culture de rue dans ces mêmes années, qu'on pense au rap, au break-dancing, aux graffitis, etc. Haring c'est d'abord cela: un «kid» imbibé d'une culture populaire marquante, élevé à coup de télévision, de bande dessinée, de science-fiction, reconnaissables partout dans sa production.

Evidemment, c'était avant les interventions illicites dans le métro new-yorkais, la vie de discothèques, puis la consécration «glamoureuse» par le monde de l'art. C'était par contre aussi avant son engagement social contre l'armement nucléaire, avant sa généreuse implication auprès des enfants démunis, avant que le sida, dont il sait atteint dès 1988 (il est né en 1958), ne le fasse réagir fortement, puis disparaître, le 16 février 1990, à l'âge de trente et un ans.

C'était aussi avant la rencontre à l'école, à la fin des années 70, avec la

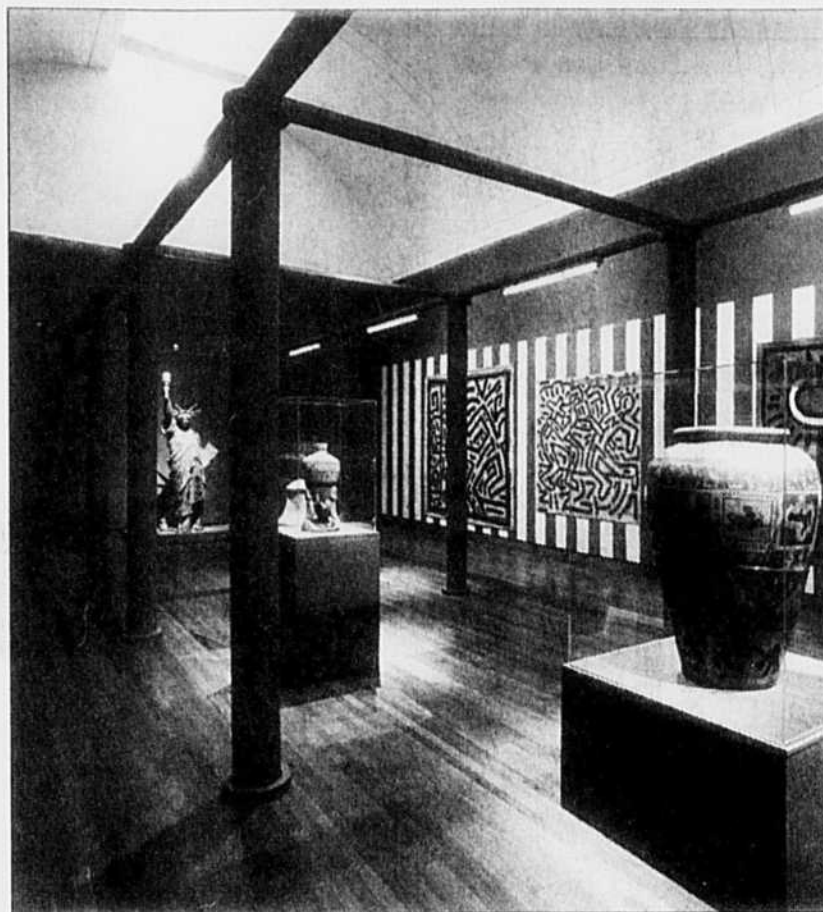
production de certains artistes, dont Stuart Davis, Paul Klee, Jackson Pollock, et Mark Tobey. Avant d'entendre une conférence de Christo et Jeanne-Claude, les emballages du Pont-Neuf à Paris, avant sa visite de la rétrospective Pierre Alechinsky en 1977, sa lecture assidue d'une conférence de Dubuffet et celle, décisive dit-on, du *Traité général de sémiotique* d'Umberto Eco en 1979, alors qu'il fréquente la School of Visual Arts de New York. Complexe, le personnage? C'est peu dire. Surtout qu'à voir la simplicité de ses graphiques signalétiques, il n'est pas impensable que l'on croit devant ces œuvres, à un monde d'abord et avant tout consacré à des choses, disons, épidémiques.

Rétrospective

Ce que la rétrospective du Whitney permet de saisir: Haring est tout sauf unidimensionnel. Sa production, simple en apparence, répétitive en surface, y prend une profondeur à laquelle seule pouvait contribuer la rencontre dans un même lieu de plusieurs aspects de sa production, vu l'éparpillement de ses interventions (le métro, les écoles, la rue, les galeries, le commerce, le vidéoclip, les bars).

Ce type de production peut causer problème. Tout spécialement tributaire du contexte culturel, social et matériel qui l'a vu naître (comme toutes les productions, nous direz-vous, mais celle-ci perd grandement de son sens en dehors de ce contexte, retorque-rons-nous), des choix importants devaient s'imposer. Présenter Haring dans la blancheur silencieuse des cimaises muséales eut gommé le populisme de sa production, eut ennoblir indûment son œuvre. Inversement, devait-on s'engager dans la voie de l'«entertainment», de l'animation des reconstitutions qui parfois froient le ridicule? Admettez que l'excitation frivole des années quatre-vingt tombée — le cinéma américain a par contre investi récemment ces années fastes — rien n'allait permettre de bien saisir l'importance du contexte duquel allait émerger Haring.

Non plus ne pouvait-on se permettre pour Haring d'en faire un martyr, de donner à sa biographie des allures d'hagiographie comme pour l'autre vedette de la scène new-yorkaise des années 80, lui aussi graffittiste,



BRIAN MERRETT/MBAM

Une partie de l'exposition Keith Haring au Musée des beaux-arts de Montréal

lui aussi d'un trop rapide mais combien foudroyant passage sur la scène artistique, Jean-Michel Basquiat (1960-1988). Ainsi, pour la version du MBAM — les œuvres demeurent, les mises en scène, d'un endroit à l'autre, changent —, a-t-on choisi, avec pertinence, de laisser certaines salles à nu, et d'en habiller d'autres aux couleurs, formes et fonctions des endroits que s'est appropriés Haring et d'autres auxquels il a été invité à se produire.

De la reconstitution

La première salle est occupée par des œuvres de jeunesse: un ruban vertical, expressionniste bien que l'on reconnaisse une forte schématisation, de 1978 (*Everybody Knows Where Meat Comes from, It Comes from the Store*); un dessin touchant quand on connaît le personnage, fait d'un même motif

schématisé, répété «all-over», d'un pénis erectile (un thème, le sexe, omniprésent dans sa production), dédié à Kenny: une série d'images de photomaton, portraits de Haring à 12 ans, etc. La seconde salle est consacrée aux œuvres dans le métro de New York, sur les murs de laquelle on a esquissé le typique carrelage blanc. Ici, impossible de résister à une envie de renouer l'encadrement protecteur des papiers noirs extraits du métro, qui jure avec l'effort de reconstitution. Que voulez-vous, muséologie oblige. N'empêche que c'est là que Haring, face à la menace de se faire prendre à cette activité jugée illégale (on le voit se faire arrêter sur un vidéo), a développé à la craie ce style rapide, schématique, ce tracé presté qu'on connaît aujourd'hui.

Côté reconstitution, on a aussi reproduit à grands traits les installations

du sous-sol de la galerie Tony Shafrazi, «black-lights» et murs criards inclus, où l'artiste exposait dès 1982, exposition à partir de laquelle il allait s'imposer dans le milieu établi des musées et des galeries. On y retrouve la *Statue de la Liberté* (1982) baroloise des graffitis de Haring, les vases qu'il a peints, etc. On a aussi voulu suggérer dans une autre salle l'atmosphère du *Paradise Garage*, vidéo de Grace Jones (Haring y participait) et boule de cristal à l'appui. Il faudra s'attendre à une exposition qui «groove».

Paradoxes

Mais en rester là ne suffit pas. Haring c'est bien sûr le Pop Shop, où il a pu mettre à profit ses talents de concepteurs d'objets commerciaux, c'est aussi les belles années du P.S. 122, école désaffectée du East Village, devenue lieu de performances en 1980, mais aussi une furieuse réflexion sur les signes plastiques. Ses lignes contours reprennent les motifs de chiens rampants, d'ovnis, de foules admiratrices, de pyramides, de téléseurs, d'ébats sexuels; transcendant «la barrière de la langue, de la nationalité, de la race, de l'orientation sexuelle», il traite de sujets sérieux: «la destruction, nucléaire, le fanatisme religieux, la destruction de l'environnement, le progrès technologique, la création d'une culture universelle, et le pouvoir en général».

Paradoxalement, sauf pour les dernières toiles de sa vie, plus chargées et denses visuellement, apocalyptiques et chaotiques, il ne délaissera pas son style télégraphique simple. Il reprendra ses signes plastiques isolément, les cadra dans des narrations bédésistes, en fera des icônes populaires indolégables. Puis leur donnera des inclinaisons clairement politiques (comme lors de la mort du graffittiste noir Michael Stewart aux mains des policiers en 1985) d'autres plus frivoles (son fameux mais combien ambigu bébé irradiant), d'autres franchement plus amères, mais constructives (il faut voir ce squelette se masturbant, d'où jaillissent des bouquets de fleurs). Art et commerce, frivolité et inquiétude se rencontrent. Agitateur publicitaire et artiste prolifique, Haring aura été tout ça. Pour notre plus grand bonheur, l'exposition n'essaie pas de réconcilier toutes ces réalités, elle en montre plutôt les diverses avenues.



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

DJ, 1983, de Keith Haring

PROGRAMMATION 1998



Le club des collectionneurs et amateurs d'art

Au programme : des visites de collections privées, des rencontres d'artistes dans leur atelier et des échanges avec des experts sur des sujets variés !

Visite de la collection d'œuvres d'art de la Banque Nationale

Conférencière : Francine Paul
Conservatrice de la collection

Date : mardi 17 novembre 1998 à 17 h 30

Lieu : Banque Nationale
600, rue de la Gauchetière O., 4e étage

Coût : 25 \$ non-membres
gratuit pour les membres



Prochaine activité :

Rencontre avec l'artiste Françoise Sullivan dans son atelier

Date : mardi 8 décembre

Faites partie d'un Club dynamique pour être à la fine pointe en art!
Adhésion annuelle : 200 \$/personne;
300 \$/couple

Pour renseignements et inscription :
Louise Faure (514) 847-6236

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Jusqu'au 21 novembre

JOHN DOYLE :

peintures, aquarelles, collages

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h

VIOLAINE GAUDREAU

Quatre fois juin

Dessins et céramiques

Jusqu'au 14 novembre

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Correspondances

ARTISTES ET COMMISSAIRES

Barcelone, 20 octobre 1998

Cher Rober,

Tu m'as un jour raconté, en parlant de ton enfance, tes jeux avec les mouches. Je crois que cela a débuté par une histoire de cerf-volant... nous parlions de Benjamin Franklin. Tu disais avoir réussi à faire voler une mouche en lui plaçant un fil autour du cou. Mais en fait, le plus souvent, tu les observais, les étudiais, les disséquais minutieusement. Selon tes dires, capables de me faire imaginer tout un répertoire de gestes précis et attentionnés, tu les soumettais à diverses expériences de survie et de réanimation. Congelées une, puis deux, puis trois minutes, elles reprenaient vie graduellement ou mouraient, pendant que tu dressais, chronomètre en main, des compilations d'une grande précision, scrupuleusement retranscrites dans des registres.

Dès lors, j'ai cru mieux comprendre ton travail d'artiste. Je te voyais penché sur les mots et les lettres du dictionnaire, scalpel en main, les détaillant, les épinglant, jour après jour. Manipuler, découper, enluminer... dans la fièvre de la nuit. Cette histoire d'entomologiste amateur devint pour moi « l'enfance de ton art ».

Cette histoire d'enfance fut également le début d'un récit sur l'art que je cultive depuis, à partir de ton jardin de mots.

Louise Déry

Outremont, 25 octobre 1998

Chère Louise,

Ce que tu m'écris de Barcelone me renvoie à quelque chose d'étrange. Dans le roman que j'écris présentement, Gabriella, onze ans, se rend les soirs d'été dans le *Pré aux Pleurs* pour attraper des lucioles qu'elle mange couchée dans l'herbe «en fermant les yeux vers les étoiles». Elle avale ces lucioles pour «éclairer les battements de son cœur». Le narrateur s'interroge : l'avenir doit-il être incertain pour que le bonheur vienne à soi ?

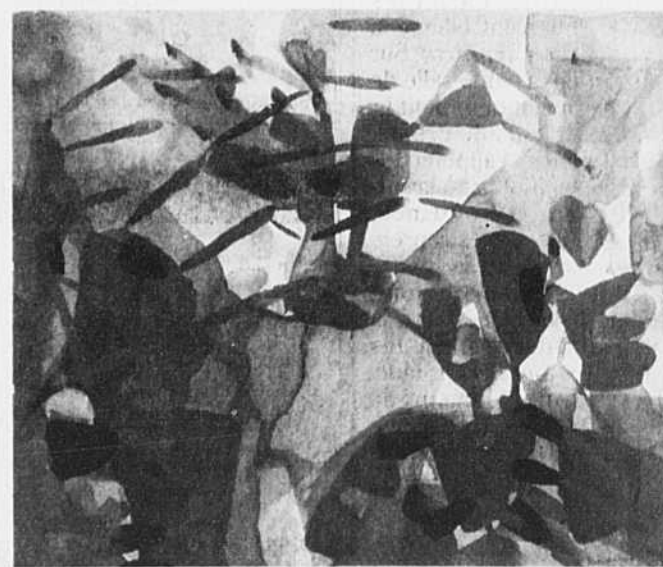
Cette question et le rituel de Gabriella sont des énigmes pour moi. Lorsque je suis avec Gabriella, c'est l'enfance, la quête, la découverte, la solitude, le désir de communier avec le mystère de la nature qui m'animent à travers elle. Tu écris : «l'enfance de ton art». Oui. Nous sommes tous la résonance, la vibration de notre enfance.

Les rêves et les désirs sont plus forts que tout. Tu le sais. En 1991, tu organisais l'exposition *Un archipel de désirs* au musée du Québec. Avec ce titre magnétique, tu offrais des visions de l'origine, l'irréversible des songes en soi.

Tu as fait cheminer.

Ton art consiste peut-être à observer et à inviter ceux et celles qui, par leurs gestes, nous convient à participer aux secrets du vivant en les révélant.

Rober Racine



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

BENSON & HEDGES

présente

Borduas
et l'épopée automatiste

Que ceux tentés par l'aventure
se joignent à nous

— Refus Global, août 1948

du 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal Renseignements : (514) 847-6226 Place des Arts

BANQUE NATIONALE LE DEVOIR Pentacom

VOX

COLLOQUE L'ARTISTE ET/OU LE COMMISSAIRE

Louise Dompierre, Toronto Joan Fontcuberta, Espagne Yves Michaud, France

Jennifer Fisher, Montréal Mona Hakim, Montréal Céline Mayrand, Montréal

Samedi le 14 novembre à 13h à la Galerie VOX. Entrée libre, 460 Ste-Catherine Ouest, espace 320, Montréal. Renseignements : 844-6993

VOX remercie les artistes qui ont gracieusement écrit ces lettres ainsi que le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal, le Service de la culture de la ville de Montréal, la COPEC, le Département de culture de la Generalitat de Catalunya, le journal Le Devoir et la brasserie Le Cheval Blanc pour leur appui.

LES ARTS

ARTS VISUELS

Peinture, peinture

Une virée automnale que les tableaux animent

BERNARD LAMARCHE

L'engouement estival pour la peinture abstraite, gracieuseté de l'événement *Peinture peinture*, organisé par l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal (AGAC), ne doit pas être en reste. La manifestation a démontré la vitalité de la peinture non-figurative. Or, il serait incohérent de ne pas en faire le suivi. Chose dite, chose faite. Chacun des artistes de la présente petite virée figurait dans les rangs de *Peinture peinture*.

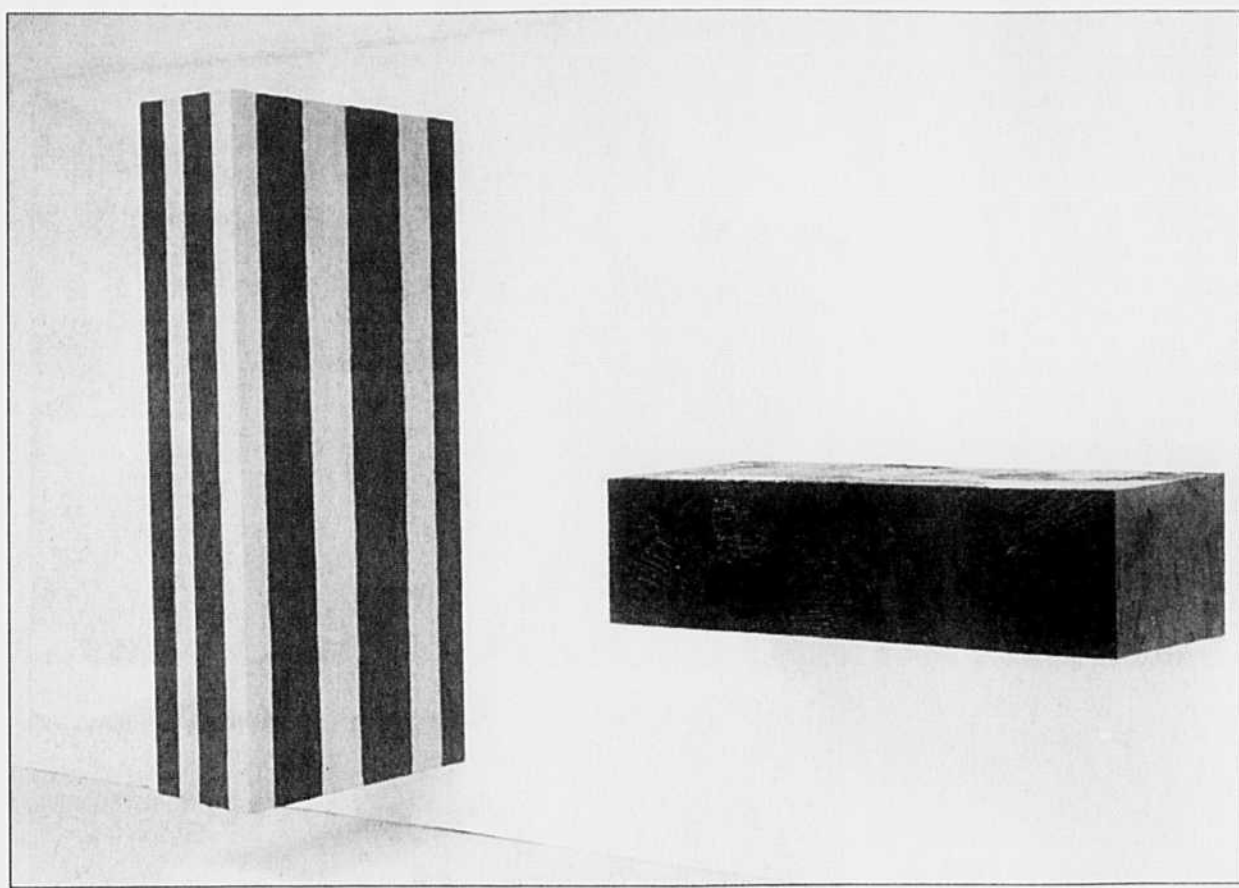
LES DÉS DU ROI OLAV

Arthur Munk
Galerie B-312
372, rue Sainte-Catherine Ouest
espace 403
Jusqu'au 14 novembre

Si l'on se souvient bien, à *Peinture peinture*, les œuvres d'Arthur Munk étaient présentées dans une salle orchestrée autour de la peinture comme une exploration de motifs et de «*patterns*», en autant que ces derniers ramènent à la surface une réflexion sur l'organicité des formes. En ce sens, il était possible que cette salle implique un travail double de fascination pour les textures colorées et, inversement, de répulsion, tant la métaphore organique était prégnante. La peinture d'Arthur Munk participait de cet état dans la mesure où elle recherchait une sorte de complémentarité des formes et des couleurs — des *patterns* — au sein d'une relative discordance. Cette fois-ci, dans les nouveaux locaux de la galerie B-312, Munk a transposé ces problématiques à même le déploiement de l'espace. Dans *Les Dés du roi Olav*, le peintre a entrepris de meubler l'espace entier de la galerie des grincements d'une peinture qui cherche avant tout à se trouver un ton.

D'abord la petite histoire. Le titre fait référence à un récit relatant le partage des territoires frontaliers entre la Norvège et la Suède au XI^e siècle. «*Un dés était utilisé à cet effet, mais lors du dernier lancer, celui-ci se brisa, introduisant dans la chaîne des événements un hasard inattendu*», reprend le communiqué de l'exposition. «*Doit-on y voir une métaphore de la fonction déstabilisante de l'œuvre d'art?*», demande-t-on en conclusion de cette brève présentation.

La métaphore filée trop rapidement a ceci d'heureux qu'elle nomme le semblant d'aléatoire que supporte toute cette dernière production. En effet, Munk a associé des textures et des couleurs à des formes sculpturales monolithiques accrochées au mur, ce qui force la perception à se constituer dans l'espace. Certes ce ne sont pas des paramètres inédits dans l'art qui se fait maintenant, mais Munk parvient, par l'utilisation limite de couleurs peu fréquentables entre elles, à donner du caractère à ses *shaped-canvas* installatifs. Parmi les œuvres qui se détachent (sans jeu de mots), à noter ce *Panorama*. Sur un mur complet de la petite salle de la galerie, Munk a peint un motif irrégulier dans des tons de crème, pouvant étrangement rappeler les cavités du cerveau. Flottant à la surface de ces plaques informes, d'autres tableaux découpés reprennent sans les reproduire les configurations obtenues dans le fond mural. Ces «*cellules*» ajoutent à la valse des formes peintes. Un des motifs de prédilection de la production récente de Munk demeure la succession des rayures. Un énième retour sur le motif de la grille, mais un retour qui ne s'abîme pas dans la platitude.



Attracteur simple d'Arthur Munk

FRANÇOIS-XAVIER MARANGE

Galerie Éric Devlin
460, rue Sainte-Catherine Ouest
espace 403
Jusqu'au 21 novembre

Jouant sur de tout autres espaces, la dernière production de François-

Xavier Marange, à la galerie Éric Devlin, semble prendre une tournure plus mordante que lors de la précédente exposition, il y a deux ans au même endroit. Si certaines œuvres attirent moins l'attention, notamment celles où les formes sont clairement définies à même leur détachement du fond, d'autres, sensiblement plus ambiguës, tant dans leur facture que dans les effets de la représentation, risquent de questionner le regard davantage. Là où l'artiste fourbit ses meilleures armes, c'est lorsqu'il travaille avec le noir et le blanc. Là, il nous semble que les tableaux de Marange gagnent une dimension illusionniste d'une relative complexité.

Le tremblement des traits se marie à la solidité décisive des lignes noires qui créent des lézards dans la texture des blancs.

Les fonds ne sont jamais lisses chez Marange. Le travail particulier de la ligne ajoute aux effets de textures du fond. Ainsi, peu importe comment on fait la lecture de ces grattages, elle est, dans ces tableaux qui ne semblent représenter que des branchages asséchés, constamment brouillée par les niveaux de référentialité de ces formes sombres. Ainsi, jamais n'est-il totalement possible de lire ces formations comme de simples inscriptions graphiques. Aucune lecture n'exclut les autres, ce qui fait souvent la qualité de ce type de production picturale. Ces branches se regardent d'un point de vue strictement formel, certes, mais aussi font se chevaucher plusieurs niveaux de figuration.

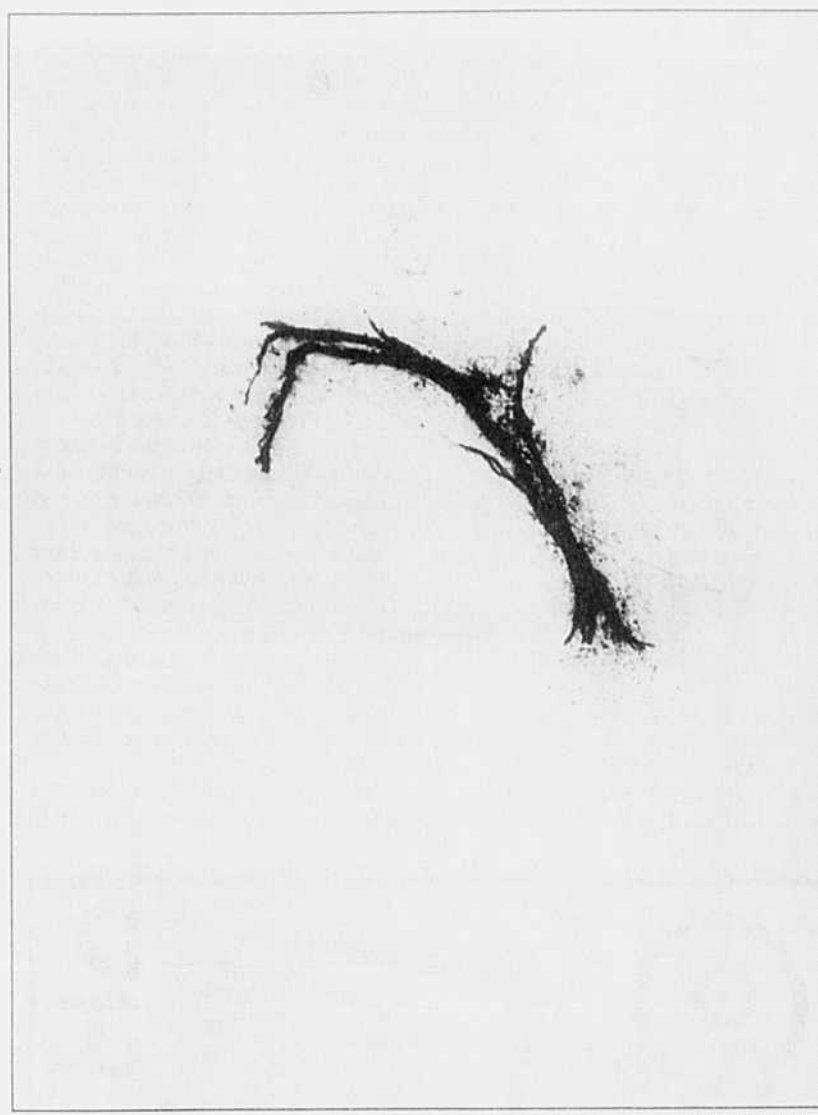
Un de ces niveaux concerne la plasticité des œuvres. Des brèches sont créées à la surface des tableaux, font basculer le fond qui du coup est ravalé au premier plan. Alors là, la découpe devient plus littérale, comme s'il s'agissait d'un mur transpercé de l'usure du temps. Une œuvre ne cadre pas dans ces considérations, sans doute la plus magistrale du lot, qui fait les frais du carton d'invitation de l'exposition. Dans ses mouvements de lignes, *Mouvement du dedans* suggère la fumée lente qui monte après que le feu se soit éteint. La masse noire du bas s'effile vers le haut, tournant au tragique les jeux des autres tableaux et un des vieux défis de la peinture, toujours à résoudre, celui de la représentation.

LOUISE ROBERT

Galerie Christiane Chassay
358, rue Sherbrooke Est
Jusqu'au 21 novembre

De Louise Robert, dont les œuvres viennent d'être présentées à la FIAC de Paris, où seule figurait du Québec la galerie Christiane Chassay, on peut dire qu'elle fait partie des artistes qui, sur une longue période, parviennent à rester très proches de leurs manières, sans jamais se contenter de faire du surplage. En effet, une fois de plus, on reconnaît sans efforts la marque de commerce de Robert, cette manière de briser la surface de la toile d'écritures maladroites. Là où la précédente série de Robert gagnait en violence, cette dernière mouture semble s'être assagie, mais pas au point de tomber à plat. C'est que pour la première fois depuis qu'elle peint, Robert s'est rabattue sur le strict format du tableau, qu'elle reproduit dans le tableau, délaissant pour l'instant les métaphores géographiques qui rapprochaient auparavant ses toiles d'un questionnement sur le paysage.

Il se trouve que dans la production récente de Robert, au moment où se raffermissent les références au tableau et à son format rigide (la production de Robert s'est toujours affai-



GUY L'HEUREUX

Un certain penchant, 1998, de François-Xavier Marange

rée par toutes sortes de moyens de faire s'éclater les limites du tableau), l'écriture qui a toujours joué du cadre de la représentation devient à la fois plus bavarde (non pas au sens péjoratif du terme) et un cran plus hésitante. Cette hésitation du verbe est signifiante dans la mesure où l'écriture relate parfois des bribes de conversations, bref, des paroles plus labiles. Aussi, là où la mise en abyme du format du tableau (le tableau dans le tableau) est plus affirmée, les relations intra-textuelles se déploient davantage. Des tableaux petits formats semblent reprendre le centre des grandes toiles presque carrées, et sont relancés par d'encore plus petits en leur centre. Pour une fois, Robert a même usé de la photographie, non sans intérêt. A voir.

L'ERRANCE DU TRACÉ

Harlan Johnson
Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 14 novembre

Enfin, quelques mots trop courts pour vous parler de la production de Harlan Johnson, à la galerie Trois Points. Sa production à ceci de particulier, qu'au contraire des précédentes, elle ne table pas autant sur les plus beaux atours de la peinture, sur ses capacités de séduction. Du moins pour ce qui est de la cohabitation des motifs, à la fois organiques et liquides, de même que pour l'application très visible des pigments.

Comme plusieurs peintres de sa génération, Johnson se réclame de l'impur. De fait, sa peinture en devient presque visqueuse. Ceci dit, on pourrait élaborer longtemps là-dessus, la peinture de Johnson a le mérite de jouer ses cartes dans une référentialité qui exclut le jeu des motifs décoratifs. Son lexique de forme est organique, comme plusieurs, alors que ses (p)références sont claires: il emprunte son imaginaire à des mondes aquatiques et végétaux.

À prendre ou à laisser.

GALERIE BERNARD

90 av. Laurier Ouest
Tél. : 277-0770

ROBERT SAVOIE

«gestes expressifs et inédits»
aquarelles japonaises - Sumi
du 4 au 28 novembre 1998

du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 30, samedi 12 h 00 à 17 h 00

CAFÉ GALERIE D'ART



✳ Vieux-Montréal
d'autrefois

✳ Rares pièces de collection
des années 50-60 de «Joseph Guinta»

Scènes de marché public sur Saint-Paul Est et Place Jacques-Cartier :
formats 24 X 30 et 20 X 24.

234, ST-PAUL OUEST, VIEUX-MONTRÉAL. RENSEIGNEMENTS : 844-2133



Rosie Godbout
De Reine, à Aimée, à Rose-Marie...
(Artefact familial)

RACINES

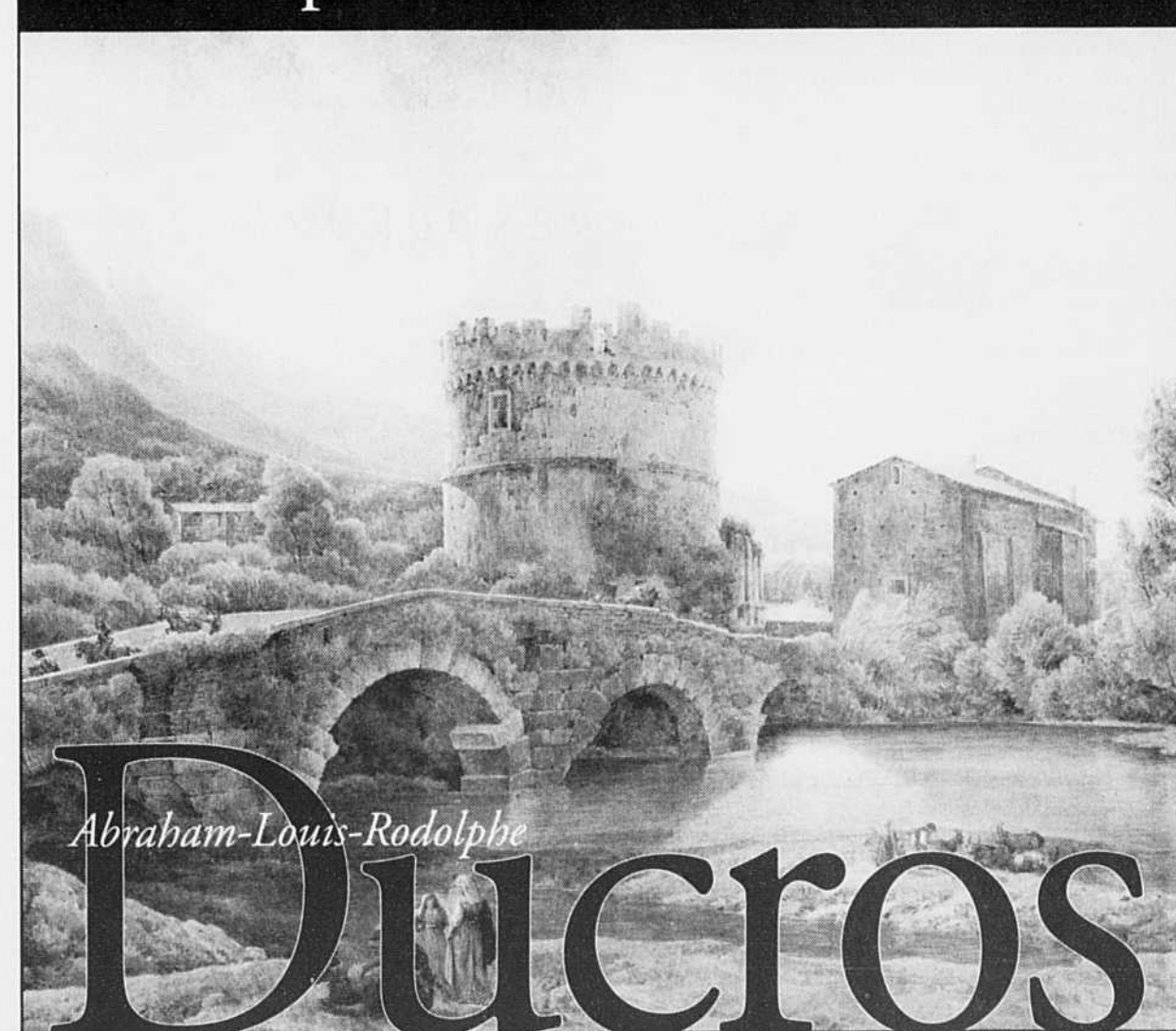
Exposition des œuvres sélectionnées
dans le cadre du Prix d'excellence en
métiers d'art - Montréal 1998

Du 25 octobre au 22 novembre

Galerie des métiers d'art du Québec
Marché Bonsecours, 350, rue Saint-Paul Est
Montréal (Québec) H2Y 1H2
Tél.: (514) 878-2787 Fax: (514) 878-8017
Courriel: cmaq@metiers-d-art.qc.ca
Site internet: http://www.metiers-d-art.qc.ca

Heures d'ouverture :
Tous les jours de 10h à 18h

Un peintre suisse en Italie



Abraham-Louis-Rodolphe Ducros, Vue du Ponte Lucano et du tombeau de la famille Plantia (détail), vers 1789. Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne.

Du 8 octobre 1998 au 3 janvier 1999

Voyez les plus beaux paysages de Rome, Naples, Sicile et Malte tels qu'ils ont été représentés
par un virtuose de l'aquarelle, l'artiste suisse Abraham-Louis-Rodolphe Ducros (1748-1810).

Catalogue de l'exposition en vente à la Librairie-Boutique du Musée.

MUSÉE DU QUÉBEC

Cette exposition est organisée en collaboration
avec le Musée cantonal des Beaux-Arts
de Lausanne. Elle bénéficie du soutien de
PRO HELVETIA Fondation suisse pour
la culture / Arts Council of Switzerland.

Parc des Champs-de-Bataille
Québec G1R 5H3
(418) 643-2150
http://www.mdq.org

Heures d'ouverture:
Du mardi au dimanche de
11 h à 17 h 45;
le mercredi jusqu'à 20 h 45;
fermé le lundi.

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère
de la Culture et des Communications du Québec.

Droits d'entrée
(taxes incluses):
Adultes: 5,75 \$
Admés (65 ans et plus):
4,75 \$
Étudiants: 2,75 \$
Moins de 16 ans: gratuit.



Galerie d'art d'Outremont
41, avenue Saint-Just
tél. : 495-7419

HOMMAGE À ROBERT LAPALME 1908 - 1997

CARICATURES ET GOUACHES
Du 5 au 22 novembre 1998

Conférence de Jean-François Nadeau
le mercredi 11 novembre à 20 h
Robert Lapalme, 1908-1997
Droits d'entrée : 3 \$

Mardi au vendredi de 13 h à 18 h
Samedi et dimanche de 13 h à 16 h

◆ LE DEVOIR ◆

CHARLES-ANTOINE ROUYER

De Toronto à Vancouver en passant par Montréal et Québec, d'énormes complexes de salles de cinéma voient le jour. Ces nouveaux grands complexes cherchent à retrouver le confort et la grandeur des salles d'antan, tout en conservant la diversité et la souplesse de choix de films et d'horaires qu'offrent les multiplexes (des complexes, soit dit en passant, qui s'épanouissent en grande partie dans les immenses banlieues galopantes).

Et le public semble réagir favorablement. Famous Players annonce des hausses de fréquentation de 46 % à 79 % sur 12 mois après l'ouverture de nouveaux complexes à Hamilton, St. Catherine ou Windsor, en Ontario. «*Les gens veulent sortir de chez eux*», résume Dennis Kuchera, vice-président aux relations publiques commerciales chez Famous Players, «*mais ils en avaient assez des écrans de la taille d'un timbre poste, d'un son acceptable et d'un service ordinaire.*»

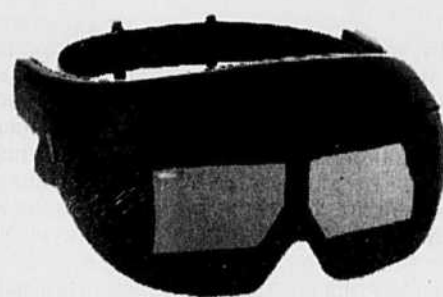
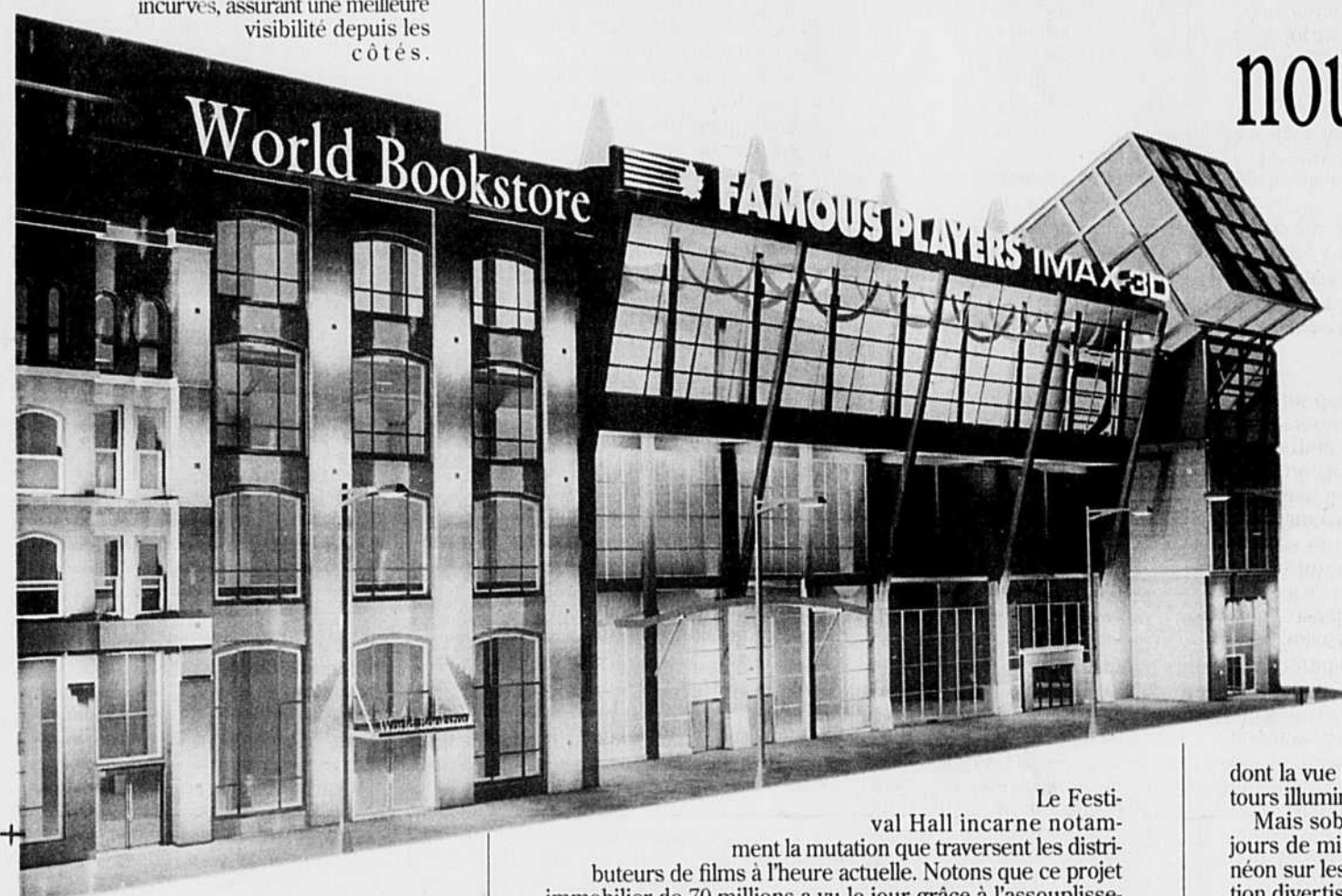
Pour combattre le «cocooning» et la concurrence de la vidéo et de l'électronique domestique, les propriétaires de salles de cinéma ont compris qu'il fallait revenir aux grandes salles, grands écrans, à grand renfort de technologie toutefois, pour le son notamment. Mais on finit aussi par réinventer la roue. Par exemple, la disposition des sièges en gradins en escaliers redevient la norme. Enfin,

Par contre, les écrans sont maintenant incurvés, assurant une meilleure visibilité depuis les côtés.

FORMES

LE CINÉMA NOUVEAU EST ARRIVÉ

Nouveaux cinémas, nouvelles salles, nouveaux films



SOURCE CINEPLEX ODEON

Le son numérisé permet des effets spéciaux, comme l'éloignement d'une voiture, depuis l'arrière vers l'avant de la salle. Les salles traditionnelles sembleraient somme toute se rapprocher du procédé IMAX.

L'effet Titanic

Et derrière ce regain pour les nouvelles salles de cinéma, l'effet *Titanic*, encore lui, semble avoir joué un rôle, en drainant des masses de spectateurs dans les salles obscures modernisées, souligne Dennis Kuchera. «*Les gens sont allés au cinéma pour voir Titanic et ils se sont rendus compte que ce n'était plus les salles de cinéma qu'ils avaient connues. Surtout les plus de 35 ans, dont les 50-60 ans qui n'allaient plus au cinéma.*» L'effet baby-boomers vieillissants serait-il présent aussi?

Ainsi donc, les circuits de distribution du cinéma en salles se modernisent, intégrant des designs qui ont fait leurs preuves avec le dernier cri technologique. Reste à espérer que le produit au cœur de tout cela, l'art cinématographique, puisse continuer de faire vibrer les spectateurs par la qualité de ses acteurs, de ses scénarios, de son émotion, et non grâce aux kilowatts de basses qui résonnent dans les cages thoraciques. Gare à la surenchère de stimulation affective et sensorielle, trop courante en cette fin de millénaire.

Finalement, le fond résistera-t-il à la forme, le contenu à l'emballage, le produit au médium de distribution? Et outre la culture en soi, les tympans des spectateurs et le tissu urbain pourraient aussi en faire les frais.

À Toronto

Un imposant complexe de divertissement, le Festival Hall, pousse en plein centre-ville de Toronto. Le futur édifice couvrira pratiquement tout un pâté de maison, soit 21 400 mètres carrés sur trois niveaux. Il abritera à compter du printemps prochain 14 salles de cinéma totalisant quelque 4700 sièges, dont une salle IMAX-3D, ainsi qu'une méga-librairie et un centre de jeux électroniques.

Le Festival Hall incarne notamment la mutation que traversent les distributeurs de films à l'heure actuelle. Notons que ce projet immobilier de 70 millions a vu le jour grâce à l'assouplissement du plan d'occupation des sols dans ce quartier: le «*Entertainment District*» torontois, autrefois réservé aux manufacturiers.

Cette implantation en plein cœur du centre-ville, au coin des rues John et Richmond, a d'ailleurs fortement influencé la conception de l'édifice. Son promoteur immobilier, David Langler présente Festival Hall comme l'anti-centre commercial. «*Tous les commerces seront tournés vers la rue*», souligne-t-il. «*Seulement cinq locataires occuperont l'édifice. C'est un centre urbain contemporain et non un complexe de banlieue*», insiste David Langler. «*La redécouverte de la grande rue est une question déterminante dans le design des commerces de détail*», ajoute l'ancien urbaniste de Toronto qui s'empresse d'ailleurs de pointer du doigt le Centre Eaton. «*Ils sont en train de le rouvrir vers la rue*», lance David Langler.

Les 14 salles de cinéma du Paramount, Toronto Famous Players trôneront au troisième niveau. Les commerces de détail situés en-dessous permettent cette ouverture vers la rue, explique l'un des architectes de l'édifice. «*C'est une grosse boîte noire* (les cinémas), résume Seth Matson du cabinet The Kirkland Partnership Inc., «*posée sur des piliers en briques tout autour pour rappeler le passé industriel, et entre les piliers, il y aura les commerces, sur deux niveaux doubles, autorisant la construction de mezzanines intermédiaires.*»

Ces niveaux doubles ont permis aux architectes de conserver une grande souplesse dans l'aménagement des niveaux inférieurs, en prévision de la valse des commerces successifs. À l'étage supérieur, les 14 salles de cinéma afficheront toutes des gradins en escaliers. Les propriétaires de cinéma redécouvrent, semble-t-il, cette conception intérieure d'antan et qui coule de source: elle évite à tous les spectateurs de ne pas être gêné par les têtes devant eux.

À l'extérieur, cet énorme volume rectangulaire sera habillé de verre, à deux exceptions près, car les façades de briques de deux immeubles classés ont dû être conservées. À l'arrière, la brique a été retenue pour refléter le style d'une rangée de maisons victoriennes, des logements résidentiels. Saluons donc un autre effort des architectes pour tenter d'intégrer l'édifice au tissu urbain diversifié qui l'entoure. La façade donnant sur la rue John où abondent les terrasses de cafés a été construite en retrait, pour y accueillir une terrasse également.

Relier l'intérieur à l'extérieur

Les deux façades vitrées devraient aussi permettre un lien visuel entre l'extérieur et l'intérieur, la rue généralement très animée et les magasins et entrées du cinéma. La façade principale sera barrée d'un immense escalier roulant dans son tunnel de verre, convoyant les cinéphiles vers le complexe cinématographique sis à une hauteur de cinq étages conventionnels. Les spectateurs déboucheront alors dans un hall

dont la vue devrait couper le souffle: par dessus les toits, les tours illuminées du quartier financier.

Mais sobriété et esthétique ne seront peut-être pas toujours de mise la nuit venue. A grand renfort d'éclairage au néon sur les façades vitrées, on rappellera avec force la vocation divertissante du lieu. Un clin d'œil au Time Square new-yorkais ou au Piccadilly Circus londonien, confient architectes et promoteur. Incorrigible Toronto dans sa quête identitaire, railleront certains. D'autres prêteront la patience, pour juger sur pièce si cela tourne au tapage ou à l'enchantement visuel.

Pourtant, un cube de Rubik gigantesque planté sur le coin du bâtiment comme un furoncle sur le bout du nez peut d'ores et déjà faire craindre le pire. Si la détente des contraintes urbanistiques a certes permis de relancer l'immobilier, il ne faudrait pas que le verre, l'acier et la lumière crue ne viennent grignoter les charmes d'un des rares anciens quartiers torontois, où rues étroites et entrepôts en briques rénovés distillent un charme digne de Boston. Croisons les doigts...

Cinéma d'antan

Le cinéma en première classe dans des petites salles de projection V.I.P. avec service de boisson au siège: voilà une autre stratégie pour redorer l'image du bon vieux cinéma d'antan. Pas de tapage visuel ici, mais du feutré, des panneaux de bois, du bleu marine reposant sur les murs, de petites tables individuelles en cerisier et des sièges ocres, importés de France pour leur confort.

Les quatre salles V.I.P. de 24 à 36 sièges du Complexe Varsity Cinéplex Odeon s'inscrivent dans le cadre de l'expansion d'un petit cinéma de deux salles, situé au cœur d'un centre commercial en plein centre-ville, au coin des rues Bay et Bloor. Deux anciens magasins et un couloir ont ainsi été transformés haut la main par le cabinet d'architecte torontois MacLennan Jaunkalns Miller. En plus des quatre salles V.I.P., six grandes salles de projection avec gradins en escaliers ont été ajoutées. Il a fallu d'ailleurs rehausser le toit du centre commercial.

Le soin apporté à l'aménagement des salles VIP se retrouve dans le nouveau hall du complexe. L'éclairage contribue imperceptiblement à l'atmosphère très reposante. Au plafond des formes géométriques diverses distillent une lumière colorée ici bleue, là verte ou encore jaune. «*Ce ne sont pas des néons, mais un éclairage cathodique*», précise Andrew Filarski, l'architecte qui a géré le projet. Les touches colorées se reflètent sur le mobilier en acier. Des panneaux en ébène Saïpele aux murs viennent renforcer l'intimité. On trouve même un aquarium de poissons tropicaux, baigné des accents violacés d'une lumière noire.

«*Nous avons tenté d'employer la lumière pour animer le lieu par endroits, tout en gardant une atmosphère douce*», résume Andrew Filarski. Et sur les contraintes d'évoluer au sein d'un édifice déjà existant, il confie: «*Je préfère, car c'est un bon exemple d'intensification urbaine.*»

La troisième dimension d'IMAX

Le cinéma IMAX en 3D du Festival Hall sera équipé d'un nouveau procédé de lunettes électroniques permettant d'obtenir un effet en trois dimensions étonnant. Famous Players, qui jouit d'un contrat exclusif avec IMAX, va ouvrir dix de ses salles IMAX 3D équipées de ces lunettes, au Canada, dont une à Montréal.

Les lunettes électroniques sont équipées d'un obturateur indépendant pour chaque œil et sont synchronisées par infra-rouge avec les deux projecteurs du film. L'obturateur droit et gauche s'ouvrent en alternance. L'image gauche est projetée sur l'écran par le projecteur gauche lorsque l'obturateur pour l'œil gauche est ouvert; même chose du côté droit. Le tout 48 fois par seconde, soit deux fois la vitesse de projection des images du cinéma traditionnel (24 images/seconde).

L'effet de profondeur est parait-il saisissant. Même le cinéaste français Jean-Jacques Annaud, qui vient de signer une fiction en IMAX, n'en croit pas ses yeux.

REGARD OBLIQUE

Concours pour architectes

La Ville de Toronto a lancé un concours architectural pour le méga-projet de Dundas Square à l'intersection des rues Yonge et Dundas. Des commerces seront rasés, puis une place publique sera aménagée et un centre de divertissement sera construit, pour tenter de redynamiser ce quartier du centre-ville. Date de clôture: mi-novembre 1998. Renseignements: www.city.toronto.on.ca

IDÉ

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 955-2436
Télécopieur: (514) 955-0881
E-mail: ide@idm.qc.ca
Site web: <http://www.idm.qc.ca>

Une première en design graphique au Québec

L'Institut de Design Montréal (IDM) est fier de s'associer à la réalisation de la **première Biennale de design graphique du Québec 98**, événement des plus marquants pour le milieu dont les retombées ne pourront être que bénéfiques pour l'ensemble de la profession.

Organisée par la **Société des designers graphiques du Québec (SDGQ)**, en partenariat avec l'**École des arts visuels de l'Université**

Laval et l'**UQAM**, la Biennale se déroulera à Québec du 5 novembre au 5 décembre 1998 et s'articulera dans une démarche critique et réflexive de la création graphique québécoise et internationale contemporaine autour du thème «*Fonction/Expression*».

Le colloque d'inauguration, qui se poursuit aujourd'hui, réunit six conférenciers (trois de la Suisse et trois du Québec) qui nous feront partager leur vision du métier et leurs expériences et cultures respectives à

partir de la problématique proposée. Un moment privilégié de réflexion et d'analyse d'une profession en pleine ascension.

À cette occasion, les travaux des conférenciers suisses **Roger Pfund** et **Adrian Frutiger** seront exposés à la Galerie des arts visuels de l'Université Laval du 5 novembre au 5 décembre. Par la suite, du 14 janvier au 21 février 1999, la Galerie du Centre de Design de l'UQAM présentera les travaux de **Roger Pfund**.

Galerie

IDÉ
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!
Heures d'ouverture de la Galerie IDM:
Tous les jours, du lundi au dimanche, de 10 h à 17 h